

TEXTES

du XIX^e siècle

Cours réunis par

Dr Hassan Youssef

Faculté des Lettres de Qena

Département de Français

2022 - 2023

Faculté de Pédagogie de Qena

Section de Français

Quatrième année

Spécialité : Littérature

Paru en 2022

Chapitre un

Le rouge et le noir

Stendhal

Le Rouge et le Noir est un roman de Stendhal publié en 1830. C'est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature réaliste française.

Inspiré d'un fait divers, le Rouge et le Noir relate la vie de Julien Sorel, un jeune homme d'origine modeste qui rêve de gloire et d'ascension sociale. Celui-ci devient successivement l'amant de Madame de Rênal, femme d'un notable, puis de Mathilde de La Mole, fille d'une famille aristocratique. Alors qu'il est arrivé à ses fins — il est anobli puis nommé lieutenant de hussards — et qu'il s'apprête à épouser Mathilde, Madame de Rênal envoie au père de celle-ci une lettre dénonçant l'immoralité et les intentions du jeune homme, ruinant ainsi tous ses espoirs. Fou de rage, Julien tente d'assassiner sa première maîtresse, et, après avoir été jugé, est condamné à mort.

Avec cette œuvre, Stendhal s'impose comme l'un des maîtres du « réalisme psychologique ». Pour lui, le roman doit s'attacher à décrire avec le plus de précision possible les sentiments et les émotions des personnages, il doit être une « peinture du cœur humain ».

Julien Sorel apparaît ainsi comme un homme énergique et plein de passion, qui poursuit un idéal. S'il devient calculateur et hypocrite, c'est parce que

ceux qu'il côtoie le sont aussi. Ce roman est aussi pour Stendhal un moyen de dénoncer la bourgeoisie et l'aristocratie de son époque, pour qui le milieu social et l'argent comptent plus que le mérite.

Résumé du roman

L'action se passe sous la Restauration, à Verrières, une petite ville du Jura. Julien Sorel a dix-neuf ans. C'est un jeune homme d'origine modeste. Il est le fils d'un charpentier brutal. Sa condition le prédestine aux travaux de force. Mais Julien Sorel, ambitieux, rêve de gloire et s'évade dans la littérature. Il puise son imagination dans *les Confessions* de Rousseau, *Les Bulletins de la Grande Armée*, et *Le mémorial de Sainte Hélène*.

Il est fasciné par le prestige de Napoléon, et se verrait bien épouser une carrière militaire. Mais sur les conseils de l'abbé Chélan, le curé de son village, il envisage d'entrer au séminaire. Cela lui paraît en effet la seule voie judicieuse d'ascension sociale "dans une société frileuse où la naissance roturière est redevenue un handicap après le grand brassage égalitaire opéré par la Révolution et l'Empire".

Grâce à l'abbé Chélan, qui l'a pris en sympathie et qui lui a enseigné le latin, Julien est engagé par Monsieur de Rênal, le maire légitimiste de la ville. Ce dernier, par vanité, recherche un précepteur pour ses enfants. Il juge en effet nécessaire d'avoir recours à un tel service pour soutenir son rang face au train de vie qu'affiche Monsieur Valenod, directeur du dépôt de mendicité.

Timide et indocile dans un premier temps, Julien Sorel ne tarde pas à trouver un certain attrait à cette nouvelle vie. Il tombe sous le charme de Mme de Rênal et devient son amant. Mme de Rênal l'initie aux intrigues de la petite ville et aux mesquineries de la bourgeoisie locale.

Grâce à la tendresse qu'elle lui manifeste Julien connaît alors un bonheur éphémère. A l'occasion de la visite d'un roi à Verrières, Julien le cœur rempli de joie et de fierté défile à cheval , dans un bel uniforme. Cette soudaine ascension sociale fait jaser dans la petite ville.

La maladie de son jeune fils réveille les remords de Mme de Rênal, qui se croit punie par Dieu; tandis qu'à l'inverse cette crise morale décuple l'amour de Julien. Le soir même , une lettre anonyme adressée à M de Rênal dénonce cet

adultère. Colère du mari trompé qui oblige Julien à quitter Verrières. Ce départ n'altère en rien l'amour profond que lui porte Mme de Rénal, et qui ne se démentira pas.

Julien, lui, décide de se rendre au séminaire de Besançon. Arrivé dans cette ville, il s'arrête dans une auberge et noue une intrigue avec Amanda Binet, l'une des serveuses. Il évite de peu une altercation avec l'un de ses prétendants et se présente tout tremblant devant le portail sombre du séminaire.

Après son apprentissage au sein de la bourgeoisie de Verrières, Julien se retrouve au séminaire. Il est reçu par l'abbé Pirard, le directeur du séminaire, qui après avoir lu la lettre de recommandation que lui a adressé l'abbé Chélan, janséniste comme lui, prend Julien Sorel sous sa protection. Ce dernier se retrouve pourtant parmi des séminaristes qui sont pour la plupart frustrés et grossiers. Il y passe des moments pénibles jusqu'à ce que l'abbé Pirard lui propose de devenir le secrétaire du Marquis de la Mole. Julien quitte le séminaire, puis rend, au prix d'une dangereuse escalade, une dernière visite

de nuit à Mme de Rénal. Il doit abandonner à l'aube cette femme plus passionnée que jamais et s'enfuir sous les coups de fusil vengeurs de M. de Rénal. Il part pour Paris afin de prendre ses fonctions auprès du Marquis de la Mole.

Le marquis de La Mole, personnalité influente du faubourg Saint-Germain, remarque très vite l'intelligence et la personnalité hors du commun de Julien . Ce dernier est à la fois fasciné et plein de mépris vis à vis de ce monde aristocratique qu'il découvre. Il fait la connaissance "*d'une jeune personne, extrêmement blonde et fort bien faite qui vient s'asseoir vis à vis de lui. Elle ne lui plut point.*" Cette jeune femme est Mathilde de la Mole, la fille du marquis. Lors d'un bal donné à l'hôtel de Retz, Julien scandalise de jeunes aristocrates et s'attire l'admiration de Mathilde. Elle ne tarde pas à s'éprendre de lui, en qui elle estime une âme noble et fière et une énergie qui tranche face à l'apathie des aristocrates de son salon.

Mathilde lui donne un rendez vous nocturne dans sa chambre et se donne à lui. Puis quelques jours après, elle le congédie comme un domestique , lui avouant qu'elle ne l'aime plus et que son imagination l'a trompée.

Ayant gagné la confiance du Marquis, Julien est chargé, par ce dernier d'effectuer une mission secrète : aller à Strasbourg pour transmettre le compte rendu d'une réunion de conspiration à laquelle il a assisté en tant que secrétaire. Après avoir rempli sa mission, Julien rencontre le prince Korasoff, dont il s'était fait un ami. Le prince le devine amoureux. Sur ses conseils, il entreprend de séduire la Maréchale, Madame de Fervacques. Rendue jalouse par cette manœuvre, Mathilde de la Mole se rend compte qu'elle est amoureuse de Julien. Elle lui avoue qu'elle est enceinte et prévient son père de son souhait d'épouser son secrétaire. Julien est immédiatement convoqué par le Marquis. Il parviendra à calmer son courroux et Mathilde réussira à convaincre son père de la laisser épouser Julien. Le marquis fait anoblir Julien , qui devient ainsi le Marquis Sorel de Vernaye, et lui permet d'obtenir un brevet de lieutenant.

Julien s'apprête à épouser Mathilde de la Mole, lorsqu'une lettre de madame de Rênal adressée au Marquis de la Mole dénonce l'ambition et l'immoralité de son ancien amant. Julien , ivre de colère, se rend de Paris à Verrières , entre dans l'église et tire, en pleine messe, sur son ancienne maîtresse , sans toutefois la tuer.

Emprisonné, rendu à sa solitude, Julien se rend compte qu'il n'a jamais cessé d'aimer Mme de Rênal. Il médite sur sa destinée et mesure l'étendue de la vanité de ses efforts de réussite sociale. Jugé, il est condamné à mort. Malgré les interventions pressantes de ses deux maîtresses, il renonce à faire appel. Son exécution capitale précède de quelques jours la mort de Mme de Rênal.

Laura Jacquemelle

Jugements critiques de Mérimée, Zola, Léautaud,

Gide ...

"Un de vos crimes c'est d'avoir exposé à nu et au grand jour certaines plaies du cœur humain trop salopes pour être vues... Il y a dans le caractère de Julien des traits atroces, dont tout le monde sent la vérité mais qui font horreur. Le but de l'art n'est pas de montrer ce côté de la nature humaine."

Prosper Mérimée, Lettres à Stendhal

"Beyle, un scélérat d'idées, je le sais, mais l'écrivain qui a pensé avec tant de vigueur *Le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme*, cet homme qui, avec sa noirceur et ses perversités, brille d'une lueur sombre et dure au premier rang des puissances littéraires de son temps."

Jules Barbey d'Aurevilly, Le Pays, 11 mai 1855

"Notre plus grand romancier, Stendhal, étudiait les hommes comme des insectes étranges, qui vivent et meurent, poussés par des forces fatales; son seul souci était de déterminer la nature, l'énergie, la direction de ces forces;

son humanité ne sympathisait pas avec celle de ses héros, il restait supérieur à leur misère et à leur folie, il se contentait de faire son travail de dissection, exposant simplement les résultats de ce travail. L'œuvre du romancier doit cesser où commence celle du moraliste."

Emile Zola, causeries dramatiques, 1881

"Pas une ligne pour le joli, pour le pittoresque, pour l'amusement. Toujours quelques chose, toujours de l'intérêt."

Paul Léautaud, Journal Littéraire, 1905

"Pourquoi Julien hésite-t-il entre l'uniforme et la soutane ? ... parce qu'il est un jeune homme de la restauration, encore enchanté du prestige de Napoléon et qui, dévoré d'ambition, se rend compte que le moyen de parvenir n'est plus au bivouac... Cette continuelle oscillation entre l'Armée et l'Eglise devrait nous donner l'idée d'un temps bien vieux. Il n'en est rien parce que l'auteur a su mettre un dessous permanent à ses accidents. Si Julien hésite dans sa carrière, s'il est ému jusqu'à la frénésie par son adaptation à la vie parisienne,

c'est qu'il est un plébéien en transfert de classe... Plus nous avançons dans la démocratie, plus le chef d'oeuvre de Stendhal devient actuel."

Paul Bourget, Préface au Rouge et le Noir, 1923

"Le Grand secret de Stendhal, sa grande malice, c'est décrire tout de suite... De là, ce quelque chose d'alerte et de primesautier, de disconvenu, de subit et de nu qui nous ravit toujours à neuf dans son style. On dirait que sa pensée ne prend pas la peine de se chauffer pour courir."

André Gide, Journal, 3 septembre 1937

"Cet homme que j'aime si peu et dont je ne puis ouvrir un livre que je n'en dévore aussitôt quelques pages, comme il me déplaît et comme je l'admire." . Julien Green, *Journal*, 1948

Chapitre deux

Les trois Mousquetaires

Alexandre Dumas

Ce roman de cape et d'épée, écrit en collaboration avec Auguste Maquet a d'abord été publié en feuilleton dans *Le Siècle* du 14 mars au 14 juillet 1844. Puis il fut publié chez Baudry la même année. Il constitue le premier volet d'une trilogie qui comprend aussi *Vingt ans après* (1845) et *Le Vicomte de Bragelone* (1850) qui transporteront les lecteurs de la régence d'Anne d'Autriche jusqu'aux premières années du règne de Louis XIV.

Pour écrire ce roman, Alexandre Dumas s'est inspiré des mémoires de M. D'Artagnan, œuvre de Courtilez de Sandras (1709)

Ce roman de Dumas est l'un des romans le plus traduits dans le Monde.

Résumé du roman

Les 67 chapitres de ce roman racontent l'histoire d'un jeune gascon, d'Artagnan, venu chercher fortune à Paris. L'action se situe en 1625, sous le règne de Louis XIII. Le jeune gascon, courageux et rusé, est muni d'une lettre de recommandation de son père pour M. de Tréville, commandant des Mousquetaires. Très vite, d'Artagnan devient l'ami de trois gentilshommes,

mousquetaires du roi, Athos (comte de la Fère), Porthos (du Vallon) et Aramis (Chevalier d'Herblay). Une vieille rivalité oppose les mousquetaires du roi aux gardes du Cardinal de Richelieu. Le quatuor se constitue d'ailleurs, à la suite d'un combat victorieux contre les gardes du Cardinal.

Athos, le comte de la Fère, a été ruiné par un tragique mariage avec une aventurière; Porthos, un géant, dont le véritable nom est du Vallon, est un compagnon plutôt débonnaire ; Aramis, chevalier d'Herblay, oscille, lui, constamment entre le mysticisme et amours galantes.

Les quatre amis au service du couple royal vont sauver la reine Anne d'Autriche des perfides manœuvres de Richelieu. Sur une insinuation du cardinal, le roi invite la reine à porter, lors du prochain bal de la cour, les douze ferrets de diamants, qu'il lui a naguère offerts. Or celle-ci a donné la précieuse parure à son amant, le duc de Buckingham.

D'Artagnan va se retrouver aux prises avec la perfide Milady de Winter, redoutable agent du cardinal, qui s'avère être aussi l'ancienne épouse d'Athos.

Il va tomber également amoureux de Constance de Bonacieux, fidèle femme de chambre de la reine Anne d'Autriche.

D'Artagnan et ses amis sont chargés de récupérer les bijoux en Angleterre. Ils doivent affronter les agents de Richelieu, menés par le sombre Rochefort, et surtout Milady. Poursuivis par les gardes de Richelieu, au terme d'un parcours semé d'embûches, d'Artagnan et les Trois Mousquetaires réussissent à rapporter les ferrets à la reine. Alors que les mousquetaires brillent à nouveau au siège de la Rochelle, Milady, qui a commandité le meurtre de Buckingham et empoisonné Constance Bonacieux, femme de chambre de la reine et aimée de d'Artagnan, est arrêtée et exécutée. D'artagnan, réconcilié avec le cardinal de Richelieu est promu lieutenant. Athos se retire à sa campagne, Porthos se marie et Aramis devient prêtre.

Chapitre trois

La Chartreuse de Parme

Contexte

C'est le 3 septembre 1838 que Stendhal a l'idée d'écrire *la Chartreuse de Parme*. Pendant 2 mois, il garde le silence, préférant se consacrer à la rédaction des *Mémoires d'un touriste*. Puis, le 4 Novembre, Stendhal s'installe au 4 Rue Caumartin à Paris. Pendant 7 semaines, il se met au travail et dicte à un secrétaire le texte de *la Chartreuse*. Le 26 décembre, il remet à son éditeur un texte de plus de cinq cent pages.

La Chartreuse de Parme est publié en deux volumes en mars 1839. Un extrait du roman, notamment la bataille de Waterloo a été publié en avant-première dans *Le Constitutionnel*. Balzac envoie alors une lettre de félicitations à Stendhal.

La Chartreuse de Parme ne recevra que peu d'échos et d'éloges dans la presse. toujours lui, publiera en septembre 1840 un très long article élogieux sur ce roman : "M. Beyle a fait un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre. " Il émet également quelques réserves et donne plusieurs conseils à Stendhal. Malgré les quelques critiques, Stendhal est flatté de l'intérêt que lui

porte le père de la *Comédie humaine*. Il commencera même à apporter des modifications au texte à *la Chartreuse*, allant dans le sens souhaité par Balzac. Mais *La Chartreuse de Parme* ne connaîtra pas de réédition du temps du vivant de Stendhal, celui-ci mourant dès 1842. Ces corrections ont été le plus souvent reprises en notes, car si parfois elles corrigent une obscurité, "le plus souvent elles alourdissent le trait, et confirment que l'art de Stendhal est fait d'abord de liberté et de spontanéité".

La version que nous lisons aujourd'hui est donc toujours la version de 1839.

Résumé du roman

Livre 1

15 mai 1796. Bonaparte et son armée entrent en libérateur dans Milan, jusqu'alors possession autrichienne. La ville accueille les français avec enthousiasme. Parmi les soldats se trouve le lieutenant Robert. Il loge dans le château du marquis del Dongo, et charme le cœur de la Marquise. Un an plus tard, naît Fabrice del Dongo.

Le Marquis del Dongo qui éprouve une grande haine pour les français doit se réfugier avec sa famille dans son château de Grianta, au bord du lac de Côme. Malgré un père et un frère aîné bourrus, Fabrice vit une enfance insouciant et joyeuse au château. Il passe ses journées à la chasse et se promène en barque sur le lac. L'abbé Blanès, curé de Grianta, lui enseigne le latin. Il transmet également au jeune Fabrice sa passion pour l'astrologie et "une confiance illimitée dans les signes."

En 1814, Gina, la sœur du marquis, devenue veuve du comte de Pietranera, vient s'installer à Grianta. Elle a trente ans, elle est belle et retrouve au Château " son cœur de seize ans". Elle se livre avec Fabrice et sa mère à de folles équipées nocturnes sur le lac de Côme. Grâce à la présence enjouée de la Comtesse, et malgré la mélancolie sombre que le marquis et son fils aîné dispensent autour d'eux, la joie revient au château.

En mars 1815, Napoléon de retour de l'île d'Elbe débarque dans le sud de la France. L'apparition d'un aigle dans le ciel est interprété par Fabrice comme un signe. Il souhaite rejoindre l'empereur et l'armée qu'il vient de

reconstituer. Adieux émouvants à Grianta. Arrivé en France, Fabrice est pris pour un espion, et arrêté. Sa beauté et son jeune âge attendrissent la geôlière qui, après quelques semaines, l'aide à s'évader. Il se procure un cheval et part au combat au galop . Fabrice se retrouve à Waterloo, il se lance avec ferveur dans la bataille.

A Waterloo, Fabrice rencontre une cantinière. Emue par "ce beau jeune homme", elle le prend sous sa protection et lui prodigue de précieux conseils. Le spectacle d'un cadavre défiguré fait pâlir d'horreur Fabrice, mais le bruit du canon réjouit son cœur. Il parvient à se glisser parmi un groupe de hussards et participe à l'escorte de plusieurs généraux et du Maréchal Ney. Pour obtenir la sympathie des hussards, Fabrice leur offre de l'eau de vie. Pour avoir top bu de cet alcool, il ne peut reconnaître l'empereur qui passe sous ses yeux. L'escorte à laquelle il appartient accompagne maintenant le général Comte d'A .. qui n'est autre que le lieutenant Robert. Ses camarades le déposèrent alors de son cheval pour le fournir au général Comte d'A... qui vient d'être renversé avec sa monture. Abandonné sur le champ de bataille et désespéré : " il défaisait un à un tous ses beaux rêves d'amitié

chevaleresque." Fabrice retrouve "sa " cantinière du matin qui l'accueille dans sa voiture. Épuisé, Fabrice s'endort profondément.

A son réveil, Fabrice est pressé de se battre. Il suit un caporal et tue, tout joyeux, son premier ennemi. Autour de lui, c'est la débâcle . Malgré les recommandations de la cantinière qui lui conseille de fuir, Fabrice bataille contre des hussards insoumis. Son sens de l'honneur lui vaut d'être blessé.

Fabrice trouve refuge dans une auberge, où il a la chance d'être soigné par la maîtresse de maison et par ses filles. Il a une tendre idylle avec Aniken, l'une des filles. Convalescent, il quitte l'auberge et regagne Paris. Il prend possession de plusieurs lettres de sa mère et de sa tante qui le pressent de rentrer.

Sur le chemin du retour, il apprend qu'il a été dénoncé comme espion par son frère Ascagne et doit faire preuve d'une extrême prudence. Il arrive de nuit et rentre en cachette au château . Attendu par sa mère et sa tante, il est accueilli par des "transports de tendresse".

Tous trois décident de partir à Milan . Ils sont alors arrêtés sur la route par des gendarmes . Mais il s'agit d'un malentendu, les forces de l'ordre sont à la recherche du général libéral Fabio Conti. Celui-ci est alors arrêté en compagnie de sa fille Clélia, une enfant de douze ans dont la beauté singulière touche Fabrice. La comtesse Gina joue de sa séduction et de son prestige et parvient à faire libérer tout le monde.

La Comtesse Gina éprouve pour son neveu des sentiments qui ressemblent à de l'amour : "*S'il eut parlé d'amour, elle l'eût aimé ; n'avait-elle pas déjà pour sa conduite et sa personne une admiration passionnée ?...*"

Afin d'échapper à la police autrichienne , Fabrice se réfugie temporairement dans le Piémont. La Comtesse Gina qui du fait de l'absence de Fabrice s'ennuie à Grianta retourne à Milan. A la Scala, on lui présente le Comte Mosca, un homme d'esprit qui est Ministre du duché de Parme. Il évoque avec humour les petits secrets de la Cour de Parme. La Comtesse est ravie, le Comte, lui, tombe amoureux. Il propose à Gina de l'accompagner à Parme. Là, il va lui arranger un mariage . Il lui conseille d'épouser le vieux duc

Sanseverina, elle pourra disposer de sa fortune, de son palais, et devenir en toute liberté sa maîtresse . En échange il promet au vieux duc une Ambassade.

Gina est présentée à la cour du duché de Parme . Elle impressionne favorablement le prince. Le comte Mosca devient premier Ministre et décide de prendre en main la carrière de Fabrice : qu'il fasse trois années de théologie à Naples, il se charge ensuite de le faire évêque, puis Archevêque de Parme.

Ses études terminées, Fabrice revient métamorphosé de Naples. Il est désormais *Monsignore*. Sa tante Gina, la nouvelle Duchesse Sanseverina, est plus que jamais séduite par le charme de ce brillant *Monsignore*. L'intimité entre Gina et Fabrice irrite le Prince qui se venge en adressant une lettre anonyme à son premier Ministre. Dans ce courrier il indique au Comte Mosca que Fabrice est son rival. Mosca connaît les affres de la jalousie . Fabrice, quant à lui, est gêné des sentiments passionnés qu'éprouve sa tante à son égard. Cette situation ambiguë lui ôte sa gaieté.

Au grand soulagement de Mosca, Fabrice courtise une jeune actrice du nom de Marietta; ce qui provoque la colère de son amant , l'acteur Giletti . Ce dernier menace de tuer Fabrice. Heureusement le comte Mosca veille et conseille à Fabrice de s'éloigner quelque temps. Fabrice retourne à Grianta et décide de rendre visite à l'abbé Blanès. Le vieux curé l'accueille avec une tendresse paternelle.

Dans le clocher de l'église, Fabrice écoute avec émotion les conseils et les prédictions du vieil abbé. Puis le lendemain, il reste caché toute la journée dans le clocher et admire le pays de son enfance : le château de son père, le village, le lac ... il songe à son enfance et passe une journée de rêverie délicieuse. Le soir, il quitte l'abbé Blanès en l'embrassant une dernière fois et avant de se rendre sur les bords du Lac majeur pour se mettre à l'abri, il fait un détour jusqu'à son "marronnier" ; l'arbre que sa mère a planté l'année de sa naissance.

Fabrice se décide à rentrer à Parme. Il dérobe un cheval à un valet et lui lance en échange une poignée de monnaie. Arrivé à Parme, le cœur empli de joie, il

se rend chez sa tante Gina; elle vient de perdre son mari et a hérité du palais de Sanseverina. Fabrice amuse le comte Mosca et la duchesse en leur racontant ses aventures. Le Comte fait prendre conscience à Fabrice qu'il a commis des imprudences qui auraient pu lui valoir la prison, ce qui aurait ruiné définitivement sa carrière ecclésiastique.

Fabrice rend ensuite une visite de courtoisie à l'archevêque. Puis il se précipite chez Marietta , mais ne peut la voir. Il quitte alors Parme. Le hasard veut qu'il croise sur son chemin Giletti, l'amant de Marietta. Celui-ci le provoque en duel. Fabrice tue son rival. Obligé de s'enfuir, il s'empare du passeport de son agresseur et se dirige vers la frontière. Le passage de la douane lui fait craindre le pire, mais la chance est avec lui, on le laisse passer. Dans une auberge, il rencontre Ludovic, l'un des cochers de sa tante Gina. Ce dernier aide Fabrice à soigner les blessures qu'il a contractées lors de son duel, fait disparaître ses vêtements tachés de sang et lui en prête d'autres. Il cache Fabrice au bord du Pô et fait transmettre à la duchesse Sanseverina un courrier que son neveu lui a confié. Fabrice se rend alors en barque à Ferrare.

Sur les conseils du médecin qui le soigne à Ferrare, Fabrice fuit la ville et se rend avec Ludovic à Bologne. Il se rend alors dans une église et se recueille. Il remercie également "Dieu avec effusion de la protection évidente" dont il bénéficie. Un des valets de sa tante Gina a été envoyé à sa rencontre. Il lui apporte de faux passeports , en échange Fabrice lui transmet des courriers à destination de sa tante et de l'Archevêque. Ce dernier lui répond et lui fait part de l'énorme scandale qu'a provoqué son duel . Tout Parme l'accuse du meurtre de Giletti, l'amant de Marietta , d'autant que la marquise Raversi, l'ennemie du comte Mosca et de la duchesse, tente de manipuler les témoins de ce duel.

A Bologne, Fabrice retrouve Marietta. Il connaît alors auprès de la jeune fille "une joie et une sécurité profondes" , un sentiment qu'il assimile à de l'amour. Mais entraîné par "une pique de vanité" , il est amené à courtiser *la Fausta*, l'une des grandes chanteuses italiennes de l'époque. Il vit une aventure rocambolesque, mais l'amant de *la Fausta*, vexé et jaloux, se venge et lui fait subir une douloureuse humiliation. Fabrice finit par provoquer son rival en duel et le blesse grièvement. Il se réfugie ensuite à Florence où il reçoit des

lettres de reproches de sa tante. Cette dernière , lorsqu'elle apprend que l'amour et la passion sont absents de cette étonnante aventure, lui pardonne volontiers.

Livre 2

Un peu plus d'une année a passé depuis la mort de Giletti... La Marquise Raversi et le ministre de la Justice Rassi, ennemis jurés du Comte Mosca et de La Sanseverina, complotent pour faire condamner Fabrice. Ayant eu vent de ce complot, la duchesse Sanseverina menace le prince de quitter la Cour de Parme s'il ne renonce pas à toute poursuite contre son neveu. Le prince est ulcéré de la démarche de la Sanseverina , mais il ne souhaite pas que cette femme superbe quitte la cour. La duchesse obtient donc que le prince s'engage par écrit. Mais le Comte Mosca, présent lors de l'entrevue, va, par esprit courtisan envers le prince, modifier le texte, afin de ménager l'amour propre de son souverain. Rassuré par la promesse qu'a acquise sa tante, Fabrice rentre à Parme. Hélas pour lui , le prince est vexé de cette signature forcée qu'a réussi à lui extorquer Gina et décide de se venger . A l'insu du

comte Mosca, il ordonne que l'on arrête Fabrice et signe un document le condamnant à douze ans de forteresse.

Fabrice est arrêté et emmené à la citadelle de Parme. Le gouverneur de cette forteresse est le général Fabio Conti, que Fabrice avait croisé, avec sa fille Clélia, sept années plus tôt lorsqu'il se rendait à Milan en compagnie de sa tante Gina. La jeune Clélia a grandi et est devenue "sublime". L'effervescence qui marque l'arrivée du prisonnier attire l'attention de Clélia, surprise de retrouver Fabrice del Dongo dans cette citadelle. Leurs regards se croisent. Fabrice, immédiatement séduit, la salue et évoque leur première rencontre : "il me semble, mademoiselle, lui dit-il, qu'autrefois près d'un lac, j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer...". Clélia est trop émue et "ne trouve aucune parole pour répondre". Le soir même lors d'une réception, la duchesse Sanseverina est intriguée par l'attitude inhabituelle de Clélia. De même Clélia est témoin de la douleur qu'éprouve la duchesse lorsqu'elle apprend l'arrestation de son neveu.

La duchesse est désespérée. Elle éprouve de la rancune contre le comte Mosca, qui par esprit courtisan, a permis l'arrestation de Fabrice. Elle exprime aussi sa colère et sa haine envers le prince qui l'a trompée. Elle refuse ensuite plusieurs fois de recevoir le Comte Mosca . Lorsqu'enfin elle accepte de le voir, celui-ci la trouve vieillie. Il se déclare prêt à faire une folie pour ne pas la perdre : il est prêt à tout tenter pour faire évader Fabrice.

Le Comte Mosca reçoit son tout puissant ministre de la justice Rassi et lui exprime ironiquement sa surprise de la décision qui a été prise, à son insu, d'emprisonner Fabrice. Mosca essaye de s'assurer le soutien de Rassi en lui promettant de le faire anoblir. Ce dernier semble accepter. Le Comte Mosca souhaite en informer la duchesse, mais la porte du palais Sanseverina reste fermée. De son côté la duchesse essaye de corrompre les gardes de la citadelle pour qu'ils le laissent s'échapper Fabrice, mais en vain. Les rumeurs les plus extravagantes se répandent dans Parme : on dit que la duchesse a un nouvel amant et que le Comte va démissionner. On dit aussi que Fabrice risque d'être bientôt exécuté...

Fabrice est emprisonné dans cette citadelle de deux cent dix pieds de haut . Une joie incompréhensible s'empare de lui : il admire la vue sublime sur les Alpes et découvre en contre bas la volière de Clélia. Sa patience est récompensée , car il peut l'apercevoir lorsqu'elle vient soigner ses oiseaux. Un abat-jour est installé à sa fenêtre, mais Fabrice le perce pour pouvoir continuer à admirer Clélia. Il adresse à la jeune fille des signes, mais Clélia se refuse d'y répondre.

Le gouverneur a hâte de marier sa fille . Il souhaite qu'elle épouse le marquis Crescenzi, l'un des plus beaux partis de la cour de Parme. Si elle refuse, le gouverneur est prêt à l'enfermer au couvent. Clélia ne se fait guère d'illusion sur Fabrice , qu'elle sait volage et qu'elle prend pour "un libertin". Elle sait aussi qu'il est promis à une carrière ecclésiastique. La menace du couvent que brandit son père lui fait prendre conscience de ses sentiments pour Fabrice : "Quoi, je ne le verrai plus." Pour rester avec Fabrice, elle accepte donc contrainte et forcée , d'obéir à son père, d'autant qu'elle a appris qu'on menaçait de l'empoisonner. Elle lui demande de ne pas manger d'autre nourriture que celle qu'elle lui fera parvenir. A l'aide d'un alphabet de fortune

dessiné avec un morceau de charbon, et de quelques airs d'opéra, Fabrice et Clélia réussissent à établir une correspondance amoureuse .

Une nuit, alors qu'il contemple les étoiles, Fabrice aperçoit des signaux lumineux . Il parvient à déchiffrer un message de sa tante Gina, qui depuis plusieurs mois essaie d'entrer en contact avec lui. Elle lui demande de se tenir prêt à s'évader. Par amour pour Clélia, Fabrice refuse et lui confie sa décision . La fille du gouverneur renonce à toute prudence et va jusqu'à se compromettre en sollicitant la complicité d'un geôlier. Sachant Fabrice en danger de mort, elle lui demande lors d'une entrevue secrète, d'obéir à sa tante, menaçant dans le cas contraire de se réfugier immédiatement dans un couvent : "et je vous jure que de la vie, je ne vous adresserai la parole." Clélia conjugue ses efforts avec ceux de Gina afin de favoriser l'évasion de Fabrice. Cette dernière parvient à jeter dans la chambre du prisonnier un courrier précisant les détails de l'évasion. Au même moment le prince et son ministre Rassi étudient comment ils pourraient empoisonner Fabrice. Le Comte Mosca est informé, directement par Rassi, du danger de mort que court Fabrice del Dongo.

Et l'on apprend qu'un an plus tôt la duchesse Sanseverina rencontrait, dans sa propriété de Sacca, le poète Ferrante Palla. Ce dernier, " jeune et fort bel homme" est l'un des plus grands poètes de son époque; il est aussi républicain, farouche adversaire du Prince, et éperdument amoureux de la duchesse. Après l'arrestation de Fabrice, il assure à la Sanseverina qu'il est prêt à tout pour sauver son neveu. La duchesse a décidé d'empoisonner le Prince, elle demande à Ferrante Palla de ne commettre cet assassinat que lorsqu'elle lui en donnera l'ordre. C'est également le poète qui imagine et organise l'évasion de Fabrice. Après ce flash-back, le récit reprend son cours normal. Lors du mariage de la sœur du Marquis Crescenzi, celui-là même que le Gouverneur destine à sa fille Clélia, la duchesse remet à la fille du gouverneur les cordes devant servir à l'évasion de Fabrice. La duchesse en profite également pour neutraliser le gouverneur en lui administrant un puissant somnifère. Clélia prend peur, elle est persuadée que son père a été empoisonné et qu'elle est la complice de ce crime. Elle fait le vœu à *la Madonne* de ne plus revoir Fabrice et d'épouser le Marquis Crescenzi, si son père est sauvé .

Grâce aux cordes fournies par Gina et introduites dans la forteresse par Clélia, Fabrice va pouvoir s'échapper. La nuit choisie, à minuit, alors qu'un épais brouillard recouvre la citadelle, Fabrice se signe, puis se lance dans le vide. Il réussit à descendre la terrible tour Farnèse . Il a les mains en sang et est recueilli au bas de la Tour par sa tante et ses hommes de main. Gina donne alors le signal pour que Ferrante Palla empoisonne le prince. Fabrice se réfugie avec sa tante sur les bords du lac de Côme. Il a la nostalgie de la prison et de ses conversations secrètes avec Clélia. La duchesse est désespérée . Quant à Clélia elle ne se pardonne pas d'avoir trahi son père et est rongée par le remords. Elle accepte d'épouser le Marquis Crescenzi

La duchesse donne une fête inoubliable à Sacca pour célébrer l'évasion de Fabrice. Mais celui-ci est mélancolique, car il apprend que l'on s'affaire pour la préparation du mariage de Clélia et du marquis Crescenzi. La mort du prince crée une grande agitation dans le duché de Parme, mais le Comte Mosca reprend vite la situation en main. C'est le fils du prince assassiné qui lui succède. Il est ébloui par la duchesse . Il la rappelle à Parme et lui présente ses hommages.

Le Comte Mosca essaye également de trouver un moyen d'innocenter définitivement Fabrice, qui bien que libre est toujours sous le coup d'une condamnation. Il faudra que le neveu de la Sanseverina soit à nouveau jugé et reconnu innocent pour être totalement réhabilité. Mosca conseille aussi à la Duchesse de jouer de son influence auprès du nouveau prince. La duchesse accepte alors de devenir la confidente de la Princesse. Pour rentrer à Parme, Fabrice se déguise en marchand de marrons et afin d'être plus près de Clélia, se cache en face de la citadelle.

Très rapidement la Sanseverina devient "l'âme de la cour" : elle organise de splendides soirées où tout le duché se précipite. On y improvise des comédies et le prince en personne y tient le rôle du soupirant de la duchesse. Mais pendant ce temps là, Rassi et sa police mènent leur enquête pour découvrir les assassins du Prince. Alors qu'ils viennent de déposer sur son bureau, un dossier complet de l'enquête, le nouveau souverain demande à la duchesse conseil sur la conduite à tenir. La Sanseverina réussit à convaincre le prince de brûler tous ces documents compromettants. Elle demande également au prince de faire juger à nouveau Fabrice, le comte Mosca ayant trouvé des

témoins du duel entre Giletti et son neveu. Leurs témoignages innocentent Fabrice. Confiant, ce dernier se constitue prisonnier. Le gouverneur Fabio Conti savoure ce retournement de situation. Il est bien décidé à se venger.

Clélia est troublée par le retour en prison de Fabrice. Fidèle à son vœu de ne plus le revoir, elle se cache. Elle apprend pourtant que de lourdes menaces d'empoisonnement pèsent sur lui et qu'il risque de ne pas sortir vivant de la prison. Craignant pour sa vie, elle gravit les marches de la tour, bouscule les geôliers et se précipite dans sa chambre. Elle parvient juste à temps, à l'empêcher de toucher au repas fatal qui est sur sa table. La duchesse Sanseverina ayant elle aussi appris que la vie de Fabrice est menacée est prête à tout pour sauver son neveu. Elle jure au prince qu'elle sacrifiera son honneur de femme et se donnera à lui si Fabrice sort sain et sauf de la citadelle. En toute hâte, l'aide de camp du prince est dépêché à la prison et libère Fabrice. La duchesse accourue au pied de la citadelle voit son neveu sortir sain et sauf. Une enquête est menée dans la citadelle qui montre que le repas du prisonnier était réellement empoisonné. Le gouverneur est aussitôt destitué et exilé jusqu'au mariage de sa fille. Fabrice est à nouveau jugé et

cette fois il est acquitté. Il est nommé coadjuteur de l'archevêque de Parme. Mais ces honneurs le laissent de marbre, il souhaite simplement revoir Clélia.

Fabrice est inconsolable. Il parvient à louer un appartement face au palais où demeure Clélia . Celle-ci est malheureuse de ne pouvoir revoir Fabrice , mais reste fidèle au vœu qu'elle a fait à la Madonne. Fabrice , en se déguisant, parvient cependant à s'approcher d'elle dans l'obscurité. Elle lui indique qu'elle se résigne à épouser le Marquis Crescenzi, seul moyen de sauver son père de l'exil. Fabrice décide de se retirer dans un petit appartement , ce qui lui vaut à Parme une "immense réputation de sainteté". Il reste cloîtré de longs mois et ne quitte cette retraite que pour assister à l'anniversaire de la princesse. Il ne peut contenir ses larmes lorsqu'il y croise Clélia. Cette dernière est bouleversée de constater combien le chagrin a modifié sa physionomie. Mais en même temps, elle réalise que Fabrice ne l'a pas oublié, ce qui la comble de joie.

Gina fait savoir au prince que s'il souhaite qu'elle se donne à lui, comme elle s'y était engagée pour sauver la vie de Fabrice, elle quittera définitivement le

duché de Parme. Le prince ne peut résister à la beauté de la duchesse. Son sacrifice accompli, la Sanseverina quitte la principauté .Elle épouse le comte Mosca et les époux partent pour Naples. Clélia torturée par le remords reste enfermée dans son palais. Sur les conseils de sa tante , Fabrice se met à prêcher. Ses sermons connaissent un immense succès et toutes les femmes de Parme se précipitent , éblouies par son éloquence. Parmi elles, la jeune Anetta Marini déclare ouvertement son amour au jeune prélat. Clélia est impatiente de connaître cette Anetta dont toute la ville parle.

Il se murmure dans les salons Crescenzi que Fabrice est tombé amoureux d'Anetta Marini. Cette rumeur décide Clélia à aller écouter les sermons du prédicateur. Le lendemain, Fabrice reçoit un billet de Clélia qui l'invite à un rendez-vous. " Fabrice tomba à genoux et fondit en larmes : " *enfin s'écria-t-il, après quatorze mois et huit jours ! Adieu les prédications.*" C'est le début d'une liaison secrète entre Fabrice et Clélia qui va durer 3 ans . Pendant ce temps l'archevêque meurt et Fabrice lui succède. "Après ces trois années de bonheur divin, l'âme de Fabrice eut un caprice de tendresse". Puisqu'il ne peut voir, durant le jour, Clélia, Fabrice exige d'avoir près de lui le petit

Sandrino, le fils né de leur liaison et secrète. Les amants imaginent un stratagème qui consiste à simuler une maladie de l'enfant et annoncer sa mort pendant l'absence du marquis. Mais Sandrino tombe réellement malade et meurt quelques mois après son enlèvement. Cette mort apparaît à Clélia comme une punition du ciel. " *Elle ne survécut que de quelques mois à ce fils chéri*". A la mort de Clélia , Fabrice vend tous ses biens et se retire à la Chartreuse de Parme . Il y meurt un an après. " *La duchesse ne survécut que fort peu de temps, à Fabrice, qu'elle adorait*". Le duché de Parme connut grâce à son jeune prince "une ère de liberté", et le Comte Mosca devint immensément riche...

Laura Jacquemelle

Jugements critiques de Balzac, Barbey d'Aurevilly, Zola, Léautaud, Gide ...

"M. Beyle a écrit un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre . Il a produit , à l'âge où les hommes trouvent rarement des sujets grandioses et après avoir écrit une vingtaine de volumes extrêmement spirituels, une œuvre qui ne peut-être appréciée que par les âmes et par les gens vraiment supérieurs. Enfin il a écrit Le prince moderne, le roman que Machiavel écrirait, s'il vivait banni de l'Italie au XIXème siècle.

Aussi, le plus grand obstacle au renom mérité de M. Beyle vient-il de ce que la Chartreuse de Parme , ne peut trouver de lecteurs habiles à la goûter que parmi les diplomates, les ministres , les observateurs, les gens du monde les plus éminents, les artistes les plus distingués, enfin, parmi les douze ou quinze cents personnes qui sont la tête de l'Europe. Ne soyez donc pas étonnés que, depuis dix mois que cette œuvre surprenante a été publiée , il n'y ait pas un seul journaliste qui l'ait ni lue, ni comprise , ni étudiée, qui l'ait annoncée , analysée et louée , qui même y ait fait allusion. Moi, qui crois m'y connaître un peu, je l'ai lue pour la troisième fois , ces jours-ci : j'ai trouvé l'oeuvre encore

plus belle, et j'ai senti dans mon âme l'espèce de bonheur que cause une bonne action à faire.

N'est ce pas faire une bonne action , que d'essayer de rendre justice à un homme d'un talent immense , qui n'aura de génie qu'aux yeux de quelques êtres privilégiés, et à qui la transcendance de ses idées ôte cette immédiate mais passagère popularité que recherchent les courtisans du peuple et que méprisent les grandes âmes ? ..."

Balzac,

"Beyle, un scélérat d'idées, je le sais, mais l'écrivain qui a pensé avec tant de vigueur *Le Rouge et le Noir* et la *Chartreuse de Parme*, cet homme qui, avec sa noirceur et ses perversités, brille d'une lueur sombre et dure au premier rang des puissances littéraires de son temps."

Jules Barbey d'Aurevilly, Le Pays, 11 mai 1855

"Notre plus grand romancier, Stendhal, étudiait les hommes comme des insectes étranges, qui vivent et meurent, poussés par des forces fatales; son

seul souci était de déterminer la nature, l'énergie, la direction de ces forces; son humanité ne sympathisait pas avec celle de ses héros, il restait supérieur à leur misère et à leur folie, il se contentait de faire son travail de dissection, exposant simplement les résultats de ce travail. L'œuvre du romancier doit cesser où commence celle du moraliste."

Emile Zola, causeries dramatiques, 1881

"Pas une ligne pour le joli, pour le pittoresque, pour l'amusement. Toujours quelques chose, toujours de l'intérêt."

Paul Léautaud, Journal Littéraire, 1905

"Le Grand secret de Stendhal, sa grande malice, c'est décrire tout de suite... De là, ce quelque chose d'alerte et de primesautier, de disconvenu, de subit et de nu qui nous ravit toujours à neuf dans son style. On dirait que sa pensée ne prend pas la peine de se chauffer pour courir."

André Gide, Journal, 3 septembre 1937

"Cet homme que j'aime si peu et dont je ne puis ouvrir un livre que je n'en dévore aussitôt quelques pages, comme il me déplâit et comme je l'admire."

Julien Green, Journal, 1948

Chapitre quatre

Père Goriot

Balzac

Résumé du roman

Paris, automne 1819. Dans une pension miteuse de la rue Neuve-Sainte Geneviève, la maison Vauquer (du nom de sa tenancière), se côtoient des pensionnaires et des habitués du quartier qui ne viennent y prendre que le dîner. Ils ont pour nom Mlle Michonneau, Victorine Taillefer, Madame Couture, Monsieur Poiret, Bianchon, Vautrin, Eugène de Rastignac et le père Goriot. Quelques personnages émergent de ce groupe de pensionnaires falots : Vautrin, mystérieux pensionnaire d'une quarantaine d'années qui se fait passer pour un ancien commerçant; Eugène de Rastignac, fils d'une famille noble et désargentée de Charente venu faire son droit à Paris.

Il y a également le père Goriot, pitoyable rentier de soixante neuf ans qui mène une vie nocturne énigmatique. Il est le plus âgé de la Maison Vauquer et aussi le plus ancien des pensionnaires. Il y est arrivé en 1813 après s'être retiré des affaires. Les premiers temps, sa fortune et ses revenus lui permettaient d'habiter au premier étage l'appartement le plus cossu de la pension. Puis ses revenus diminuant mystérieusement, le vieil homme est

monté d'étage en étage, logeant dans des appartements de plus en plus modestes. Il occupe actuellement une mansarde et est devenu le bouc émissaire de la Maison Vauquer. Les autres pensionnaires commentent son infortune avec peu d'élégance et le soupçonnent de se ruiner en entretenant des femmes du monde.

Eugène de Rastignac, jeune "ambitieux", rêve de s'introduire dans la haute société parisienne. Grâce à la recommandation de sa tante, il est invité à l'un des bals que donne Mme de Beauséant, l'une des femmes influentes de Paris. Il est ébloui par cette soirée et s'éprend de la Comtesse Anastasie de Restaud.

Il lui rend visite le lendemain, mais sa maladresse lui vaut d'être brutalement congédié par M. et Mme de Restaud. Rastignac se rend alors chez Mme de Beauséant où se trouve également la duchesse de Langeais. Sa gaucherie prêche encore à sourire, mais cette visite lui permet de résoudre l'énigme du Père Goriot. Les deux aristocrates se proposent de lui relater le drame du vieil homme : cet ancien négociant a fait fortune pendant la révolution. Il a consacré tout son argent au bonheur de ses deux filles, Anastasie, l'aînée et

Delphine, la cadette. Après leur avoir offert une belle éducation, et leur avoir constitué une dot, il a marié Anastasie au Comte de Restaud et Delphine au banquier Nucingen.

Tant que le Père Goriot mettait sa fortune à la disposition de ses filles, ses gendres le ménageaient. Mais maintenant qu'il a des difficultés financières, ils ne lui manifestent qu'indifférence et mépris. Ils n'hésitent pas à l'évincer, ce qui désespère le pauvre homme qui a voué toute sa vie à ses deux filles. Rastignac est ému jusqu'aux larmes par ce récit. Mme de Beauséant prend prétexte de cette histoire pour donner à Rastignac ce conseil : arriver par les femmes. Elle lui suggère de tenter sa chance auprès de Delphine de Nucingen, la seconde fille du Père Goriot.

De retour à la Pension Vauquer, Eugène décide d'apporter son soutien au Père Goriot. Ayant besoin d'argent pour faire son entrée dans le Monde, il écrit également à sa mère et à ses sœurs pour leur demander de lui adresser leurs dernières économies.

Vautrin, qui devine l'ambition qui anime Rastignac lui propose un marché

cynique : séduire Victorine Taillefer tandis que lui se charge d'éliminer son frère, seul obstacle à l'obtention par la jeune fille d'un héritage fabuleux. Rastignac épouserait alors Victorine et sa dot d'un million, sans oublier d'offrir à Vautrin une commission de deux cent mille francs. Fasciné, puis indigné par ce marché scandaleux, Rastignac refuse ce pacte diabolique. Vautrin lui laisse quinze jours pour réfléchir.

Le jeune étudiant préfère suivre les conseils de la Vicomtesse de Beauséant . Il l'accompagne au Théâtre-Italien, où il se fait présenter Delphine de Nucingen . Il fait une cour assidue à la jeune femme.

De retour à la Pension, Rastignac rend visite au Père Goriot et lui raconte par le menu sa rencontre avec Delphine. Emu, le vieil homme qui croit toujours aux bons sentiments de ses filles, encourage Rastignac à continuer de fréquenter la jolie baronne. Une vraie complicité s'installe entre le Père Goriot et le jeune étudiant.

Eugène de Rastignac devient l'amant de Delphine de Nucingen et ne tarde pas à découvrir ses difficultés financières. Elle lui confie que son mari s'est

accaparé de sa fortune et qu'elle ne dispose plus d'aucune ressource personnelle. Elle lui demande également de jouer pour elle à la roulette . Avec les cent francs qu'elle lui remet, Rastignac parvient à gagner, pour elle, sept mille francs . " Vous m'avez sauvée" lui confie-t-elle, lui avouant en même temps l'échec de son mariage avec le baron et les sacrifices qu'elle et sa sœur ont imposés à leur père.

De retour chez Madame Vauquer, Eugène de Rastignac apprend la nouvelle au Père Goriot. Le vieil homme est désespéré d'apprendre les soucis financiers de sa fille. Il souhaite saisir la justice pour lui permettre de retrouver sa fortune.

Rastignac prend goût aux soirées parisiennes, mais il dépense beaucoup d'argent et se montre beaucoup moins chanceux au jeu. Il mesure combien l'argent est essentiel pour s'imposer dans la haute société parisienne, ce que Vautrin ne manque pas de lui rappeler avec beaucoup de cynisme.

Au jardin des plantes, M. Poirer et Mlle Michonneau rencontrent un responsable de la police, Gondureau, qui leur indique la véritable identité de

Vautrin : C'est un forçat qui s'est évadé du bagne de Toulon, où il avait le surnom de trompe-la-mort. Gondureau demande à Mlle Michonneau de lui administrer un somnifère et de vérifier qu'il a bien un tatouage à l'épaule.

A la pension Vauquer, Victorine laisse entrevoir à Eugène les sentiments qu'elle éprouve pour lui tandis que Vautrin poursuit secrètement la préparation du meurtre de son frère. Mlle Michonneau acquiert la certitude que Vautrin est le forçat qui s'est évadé du bagne et le fait arrêter. Le même jour un complice de Vautrin tue le frère de Victorine.

Tandis que les pensionnaires de la Maison Vauquer tardent, suite à ces événements, à retrouver leurs esprits, le père Goriot arrive tout souriant en fiacre. Il vient chercher Rastignac et l'invite à dîner avec Delphine, dans l'appartement qu'il vient de lui louer, avec ses dernières économies, rue d'Artois. Le vieil homme logera quant à lui dans une chambre de bonne au dessus de l'appartement d'Eugène.

A La Maison Vauquer, c'est la désolation, les pensionnaires partent les uns après les autres.

Les déboires financiers des deux filles du Père Goriot resurgissent avec plus d'acuité. Le baron de Nucingen indique à sa femme qu'il lui est impossible de lui rendre sa fortune sans que leur couple ne soit ruiné. Quant à Anastasie, elle ne parvient plus à rembourser les dettes causées par son amant, Maxime de Trailles et se voit dans l'obligation de mettre en vente les diamants de la famille. A l'annonce de cette double déroute financière, le père Goriot est victime d'un grave malaise. Bianchon, l'étudiant en médecine, ami de Rastignac, venu en renfort analyse les symptômes qui frappent le vieil homme et diagnostique une grave crise d'apoplexie.

Eugène passe la soirée aux Italiens avec Delphine . Le lendemain, il retourne à la pension Vauquer. Le Père Goriot est très affaibli. Eugène annonce alors à Delphine que son père est mourant mais celle-ci se montre indifférent à son sort.

A la pension, le père Goriot se meurt. Il souhaite une dernière fois voir ses deux filles, mais celles-ci demeurent tristement absentes. Seuls Rastignac et son ami Bianchon sont là pour accompagner les derniers moments du vieil

homme. Eugène règle les derniers soins et l'enterrement du père Goriot; puis, accompagné du seul Bianchon, il assiste à la cérémonie religieuse. Le convoi funéraire se rend alors au Père Lachaise. "A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien ; il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages, et le voyant ainsi, Christophe le quitta.

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à

briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnant un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses :

- A nous deux maintenant !

Et pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Mme de Nucingen."

"Le père Goriot"

Etude des personnages

Introduction

Cette histoire est datée en automne 1819 à Paris. Les personnages de ce roman sont très cosmopolites. Ils viennent de partout et de presque toutes les couches sociales, en plus que toutes les ambitions s'y expriment. Dans la pension de cette douteuse tenancière qu'est Madame Vauquer, se côtoient des pensionnaires et des habitués du quartier qui ne viennent y prendre que le dîner. L'étude des personnages dans Le Père Goriot doit permettre donc de comprendre non seulement l'œuvre mais aussi les mentalités de la vie des parisiens dans la première moitié du 19ème siècle. Voici un tour d'horizon des personnages dans ce roman qui explore le problème de la réussite, par l'amour et par n'importe quel autre moyen, quel qu'en soit le prix qu'il en coûte.

I. Les personnages du roman

1. Les personnages de la pension

a. Les pensionnaires internes

Le père Goriot : Nom inspiré d'un Goriot ayant réellement existé. Quand Balzac écrivait le roman vers 1828, là où il habitait il était voisin d'un mystérieux Goriot. Il existait un autre Goriot marchand de farine à Pontoise en France. Il représente la paternité. C'est un rentier de soixante neuf ans et aussi le plus ancien des pensionnaires depuis 1813. Sa fortune et ses revenus lui permettaient d'habiter au premier étage l'appartement le plus riche de la pension.

Eugène de Rastignac : Ce personnage fait sa première apparition dans *La Peau de Chagrin* où il fait la cour à une riche et jolie petite veuve. Dans *Le Père Goriot*, il est un jeune "ambitieux" qui sera initié par Mme de Beauséant, la duchesse de Langeais et Vautrin. Il a « un visage méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus... ». Son visage est séduisant et ses manières aristocratiques le rendent élégant. Voir le portrait (p.76). C'est un jeune provençal à Paris pour faire ses études de droit, et partant faire fortune. En

vrai arriviste, il fréquente les salons parisiens, ses jeux et ses plaisirs. Il ne parvient pas à faire son choix entre Delphine qu'il aime et Victorine Taillefer qui est prête à se laisser conquérir. Il résistera à la proposition satanique de Vautrin, car il considère le travail comme le meilleur moyen de réussite. Il a du cœur contrairement aux filles du père Goriot, sur qui il va veiller jusqu'à sa mort.

Mme Vauquer : Elle est âgée d'environ 50 ans. Elle est en harmonie avec la pension dont elle est la tenancière. Elle a un passé douteux. Pourquoi s'y connaît-elle en vigueur sexuelle et en stratégie amoureuse ? A-t-elle été une prostituée ? Que s'est-il passé avec son défunt mari ? Elle semble vieille et elle est grassouillette.

Vautrin : Ce personnage aurait existé avec le nom de Carlos Herrera Vautrin. Donc Balzac s'est inspiré d'un homme vrai pour le créer. Vautrin, son nom c'est Jean Collin. Dans le roman, il est aussi surnommé « Trompe-la-mort ». Il a une quarantaine d'années. Il se fait passer pour un ancien commerçant et fouille dans le passé des gens alors qu'il semble avoir « au fond de sa vie un mystère soigneusement enfoui ». C'est un révolté qui fait confiance à sa force.

Balzac le qualifie de Sphinx, une créature monstrueuse homme et bête à la fois comparé souvent à un fauve avec sa poitrine poilue comme le dos d'un ours, des griffes d'acier, des yeux comme ceux d'un chat sauvage. Lui-même il traite les gens de bétail et pense qu'il faut se manger comme araignées.

Victorine Taillefer : Sa mère est morte depuis quatre ans, et son père l'a déshéritée. Caractérisée par la patience et la résignation. Elle fait partie des personnages à désirs spontanés, et elle la force des passions et désirs intrinsèques. Elle a un amour filial pour son père mais honni par lui, elle tente d'être aimée par Rastignac. Son désir est sublime, mais elle est impuissante à le réaliser. Elle souffre de ses beaux sentiments de loyauté et de noblesse de cœur, mais cela lui évite la déshumanisation. Sa richesse éventuelle est le fruit des crimes de Taillefer, et du meurtre de son frère. Victorine est victime subjectivement, son innocence la rend objectivement coupable. Elle est la fille adoptive de Madame Couture.

Monsieur Poiret : Il est le type de l'Employer, de la bureaucratie judiciaire. Il était un être passionné et un peu stupide, aussi est-il comparé souvent à un «

âne » ou un fruit, le poireau (un asperge du pauvre).
Pour les références des pages voir l'édition Hachette.
Mlle Michonneau : Cette fille dont le « regard blanc donne froid » et qui semble être quelque agent secret en faction, assistée de M. Poiret qui le complète.

Sylvie : Appelée familièrement la « grosse sylvie », elle est une domestique un peu aliénée sociale.

Christophe : Tout comme Sylvie, il est un domestique dans la pension. Son grand cœur fit qu'il eut pitié du père Goriot et lui prêtait même quelques sous.

b. Les pensionnaires externes

Bianchon : c'est le médecin de la Comédie humaine. Un personnage récurrent.

Ici il est étudiant en médecine et est l'ami de Rastignac

Madame Couture : C'est également une des victimes de la société, mais elle représente la religion. On nous dit qu'elle avait une « blancheur malade », de tristesse. Des cheveux blonds fauve, une taille mince et des yeux gris.

2. Les personnages de la vie parisienne

a. Mme Beauséant

N'ayant pas pu agir avec sauvagerie d'un animal dans ce monde parisien, elle a été vaincue par d'autres, moins scrupuleuse qu'elle. D'ailleurs elle est une parente éloignée, une cousine de Rastignac, qui prend celui-ci sous sa protection et décide de se charger de son éducation mondaine. Elle comble le vide avec le marquis d'Ajuda Pinto.

b. Mme Anastasie Restaud

Elle est l'autre fille du père Goriot, l'aînée. Elle était mariée au Comte de Restaud. Elle a deux enfants adultérins Son amour absolu pour son amant, Maximes de Trailles la conduira à sa perte ; car à cause de lui, elle se compromet dans des dettes qu'elle ne peut honorer et cause ainsi la ruine de son père.

c. Mme Delphine de Nucingen

L'une des deux filles de Goriot, la cadette. C'est une pauvre créature accablée par les infortunes conjugales. Mariée au banquier Nucingen, elle sera une

femme déçue, frustrée, car pour elle la vie c'était autre chose que la monotonie de chez papa, mais le plaisir de la toilette et de l'achat.

d. Les autres personnages: Le baron de Nucingen : « Cet homme est un porc », un monstre, un avare et il fait des spéculations. Il a une vie faite de profit, ce qui exclu la femme.

Gobseck : Il est le type accompli de l'usurier. Il est un juif.

Madame de Langeais : C'est l'amie de Madame Beauséant.

De Marsay appartient aux gentilshommes parisiens, il était l'amant de Mme Beauséant que Rastignac va lui débarrasser. La duchesse de Carigliano est une femme mondaine, elle organisera le bal où Rastignac va connaître le monde parisien. On a aussi le personnage de Gondureau, un responsable de la police, et c'est lui qui démasque Vautrin qui est en réalité un forçat qui s'est évadé de la prison de Toulon, où il avait le surnom de trompe-la-mort.

3. Les personnages de la campagne

a. Les sœurs de Rastignac

Laure et agathe : Les sœurs d'Eugène de Rastignac, respectivement âgées de dix-huit et dix-sept ans. Elles son issues de la petite noblesse pauvre et elles

doivent, selon l'expression de Vautrin « faire comme elles peuvent ».

b. La mère de Rastignac

Leur mère a consenti à de lourds sacrifices pour envoyer à son fils l'argent dont il a besoin. Elle veut élever, tout comme Madame Couture, ses enfants dans le respect des valeurs morales.

Il y a aussi la tante Marcillac, tante de Rastignac.

III. Les personnages de Balzac et l'Esprit du XIX^{ème} siècle

48 personnages de la comédie humaine traversent Le père Goriot. Ainsi parmi ces derniers, il existe d'autres dont leur rôle n'est pas assez remarquable. C'est le cas de Mme Couture qui est la veuve d'un commissaire ordonnateur des années de la République, M. Poiret qui est un fonctionnaire subalterne.

L'esprit du XIX^{ème} siècle c'est le Dieu argent qui règne dans la vie sociale. « L'argent, c'est la vie », dit-on à la page 246. Les personnages du père Goriot sont tous, de près ou de loin, liés par l'argent. Sur le plan historique et social, cette période est caractérisée par l'ascension de la bourgeoisie. Si la bourgeoisie est quelque peu écartée du pouvoir politique sous la Restauration (1814-1830), elle n'en détient pas moins les leviers de l'économie. Le

XIX^{ème} siècle est aussi comme le montre Balzac le temps des rentiers.

Le père Goriot s'est d'ailleurs enrichi grâce à la spéculation sur la farine. Il avait gardé son stock, pour le revendre à un prix plus cher durant la période de pénurie.

Conclusion

Cette étude est loin d'être complète, mais le choix que nous avons fait peut au moins guider le lecteur dans ce monde — réaliste — créé par l'art de création des personnages d'un romancier qui ne se présente plus sur ce plan. Sachant qu'il a créé plus de mille personnages, on sait que Balzac avait toujours eu la prétention de concurrencer l'état civil. Et il semble qu'il n'a pas réussi, il n'a pas non plus échoué, car certains de ses personnages sont dans les mémoires de beaucoup de générations de lecteurs. L'autre réussite de Balzac, c'est d'avoir créé un monde romanesque qui n'a rien à envier au macrocosme. Nous retiendrons, au terme de cette étude, que l'analyse des personnages a permis de percer à jour les envies et les motivations des actes de tout individu.

Chapitre cinq

La Peau de chagrin d'Honoré de Balzac

Résumé du roman de Balzac

Première partie : Le Talisman

Un après-midi d'octobre 1830, un jeune inconnu pénètre dans une maison de jeu, située dans les jardins du Palais Royal, à Paris. Le jeune homme vient jouer sa dernière pièce d'or. Il perd et décide d'en finir avec la vie. Il longe la Seine . Se noyer en plein jour le rebute. Il préfère attendre la nuit pour rendre son suicide plus mystérieux. Il admire une jeune femme, riche et belle, qui disparaît dans son superbe équipage. Il souhaite conserver « cette dernière image du luxe et de l'élégance ».

L'inconnu marche quai Voltaire et entre dans un magasin d'antiquités. Il souhaite attendre la nuit et décide pour passer le temps de marchander quelque objet d'art. Lorsque surgit l'antiquaire, personnage énigmatique, le jeune homme finit par avouer ses intentions et sa volonté d'en finir avec la vie. Le vieil homme lui montre alors « une peau de chagrin » ayant le pouvoir d'exaucer tous les vœux de son propriétaire : « *Si tu me possèdes, tu possèderas tout, mais ta vie m'appartiendra* ». Le vieillard met en garde le

jeune homme : chaque désir exaucé fera diminuer la taille de cette peau, symbole de sa vie : « *Le cercle de vos jours, figuré par cette Peau, se resserrera suivant la force et le nombre de vos souhaits, depuis le plus léger jusqu'au plus exorbitant* ». Le jeune homme accepte ce pacte diabolique, sans bien mesurer les mises en garde de l'antiquaire.

En sortant de chez l'antiquaire, le jeune inconnu rencontre par hasard trois de ses amis qui justement étaient à sa recherche. Nous découvrons l'identité du jeune homme qui a pour nom Raphaël de Valentin. Ses amis lui indiquent qu'ils se rendent chez un banquier qui a décidé de fonder un nouveau journal. Suite à la révolution de juillet 1830, ils souhaitent que ce journal puisse tout à la fois satisfaire les mécontents tout en préservant les intérêts de la grande bourgeoisie. Les jeunes gens ont bien conscience de perdre leurs illusions. Mais ils évoquent cette compromission avec ironie et cynisme. Raphaël de Valentin se verrait bien diriger ce journal.

Lors du banquet chez le banquier Taillefer, qui habite un hôtel particulier luxueux, le vin coule à flot. Grisés par l'alcool, les convives échangent des

propos d'une rare vacuité. Raphaël côtoie un groupe de courtisanes et engage la conversation avec deux d'entre elles : Aquilina et Euphrasia. Ces deux courtisanes dénoncent l'asservissement auquel la femme est soumise dans la société moderne. Elles indiquent toutes deux à Raphaël leur volonté de s'imposer dans la société par leur beauté. Après ce repas luxueux, l'orgie bat son plein parmi les convives. A la fin de la soirée, Emile Blondet, l'un de ses amis presse Raphaël d'exposer les raisons qui l'ont poussé à vouloir se suicider. Raphaël entreprend alors de raconter sa vie.

Deuxième partie : La femme sans cœur

Raphaël commence alors le récit de ses années d'enfance et de collège. Sa mère est morte alors qu'il était très jeune. Il présente son père comme un être autoritaire et froid qui a pour ambition que son fils fasse son droit, devienne un homme d'État afin de défendre l'honneur de la famille. Il souhaite aussi que son fils puisse racheter des terres qu'il avait acquises à l'étranger sous l'Empire et que contestent maintenant ces pays redevenus souverains. Mais les créanciers exercent une sinistre pression. Ils obligent Raphaël à vendre les

biens qu'il avait hérités de sa mère . Il ne peut sauver que l'île sur la Loire où est enterrée sa mère. En 1826 son père meurt « de chagrin ».

Raphaël rêve alors d'une grande destinée. Persuadé de son génie, il décide de vivre pauvrement et de se consacrer à écrire l'œuvre dont il rêve. Il s'installe dès l'automne 1826 dans une modeste chambre d'un humble hôtel du quartier latin . Il se lie d'amitié avec Mme Gaudin , la gérante de l'hôtel, et Pauline , sa fille.

Fin 1829, il rencontre Rastignac . Celui ci lui fait découvrir la luxueuse société parisienne et le dissuade de travailler . Ce n'est pas ainsi lui dit-il qu'il réussira . Mieux vaut au contraire intriguer et bénéficier de protecteurs fortunés. Rastignac lui présente la comtesse Foedora, une jeune femme qui fascine le tout Paris tant elle est riche et belle. Elle a un parfum mystérieux car nul ne connaît vraiment son histoire . Elle a également la réputation de n'avoir aucun amant.

Raphaël est fasciné par la beauté et l'élégance de Foedora. Malgré la précarité de sa situation, il tente de la séduire et en tombe follement amoureux. Mais

Foedora ne lui témoigne que de l'indifférence. Elle a à son égard une attitude glaciale. Terriblement affecté par cet échec sentimental, Raphaël mène alors une vie de débauche. Il est très vite criblé de dettes et menacé par des huissiers.

Ici s'interrompt son récit. Raphaël songe à « la peau de chagrin » et fait le vœu de disposer d'une énorme somme d'argent. Il apprend le lendemain qu'il hérite d'un riche oncle. Mais la peau de chagrin rétrécit.

Troisième partie : L'agonie

Fin 1830. Raphaël , devenu très riche, habite dans un superbe hôtel particuliers rue de Varenne. Conscient de la fragilité de sa situation, il vit reclus et s'arrange pour ne plus rien désirer. Un jour, pourtant, il accepte de recevoir Porriquet , l'un de ses anciens professeurs. Ce dernier vient de perdre sa chaire de professeur et sollicite l'aide de son ancien élève. Spontanément, sans y prêter attention, Raphaël émet le vœu que son ancien professeur retrouve vite un emploi. De nouveau « la peau de chagrin » rétrécit.

Ce soir-là , Raphaël se rend au théâtre des Italiens. Il aperçoit Pauline qui est devenue immensément riche. Les deux jeunes gens expriment leur amour mutuel et font le vœu de se marier. « La peau de chagrin » diminue inexorablement . Pour échapper au sortilège de ce talisman, Raphaël le jette d'abord au fond d'un puits. Mais, en février 1831, l'un des jardiniers retrouve la peau et l'apporte à Raphaël . Elle ne mesure plus que « six pouces carrés de superficie ». Raphaël, essaye alors de s'adresser à des savants pour stopper l'inexorable rétrécissement de cette Peau. En vain. Le jeune homme se réfugie alors à Aix puis au Mont d'Or. Il est très affaibli et mène une vie végétative. De retour à Paris, il retrouve Pauline et lui confie le terrible secret de « la peau de chagrin ». Il est pris d'un dernier désir de posséder la jeune fille. Pauline comprend que cette ultime tentation va tuer Raphaël. Elle souhaite alors se suicider pour permittre au jeune homme d'en réchapper. Mais Raphaël la rattrape, l'étreint et meurt sur son sein.

Chapitre six

EUGENIE GRANDET

Balzac

I. L'HISTOIRE

Tonnelier devenu extrêmement riche à la suite de la Révolution, Félix Grandet vit à Saumur dans une maison froide et triste. Sa femme, sa fille Eugénie et sa servante Nanon subissent au quotidien son avarice sordide, ses colères de despote. Le 15 novembre 1819, Eugénie a 23 ans. Parents et amis sont réunis quand un élégant jeune homme se présente : c'est Charles Grandet, le cousin d'Eugénie. Pendant que Félix Grandet apprend par une lettre de son frère Guillaume que ce dernier, qui vient de faire banqueroute, va se suicider et lui confie son fils unique, l'assemblée dévisage Charles et Eugénie en devient à l'instant amoureuse. Suivent deux semaines pendant lesquelles la jeune fille et son cousin se perdent en confidences. Bientôt, ils s'avouent leur amour. Eugénie offre à Charles son « trésor », ensemble de pièces d'or que son père lui a données au fil des ans. Le jeune homme part pour les Indes en jurant de faire fortune et de revenir un jour épouser sa cousine.

Le 1er janvier 1820, Grandet demande à sa fille de lui montrer son trésor. Celle-ci refuse. Furieux, l'avare la condamne à garder la chambre. Désolée,

Mme Grandet ne quitte plus son lit et meurt en octobre 1822 après que son mari s'est réconcilié avec sa fille. Suivent cinq années pendant lesquelles la cupidité de l'avare augmente à proportion que sa santé décline. Quand il meurt, en 1827, il laisse une fortune considérable.

Eugénie attend toujours son cousin. En août 1827, une lettre arrive enfin : elle annonce le mariage de Charles. Désespérée, la jeune fille épouse le fils du notaire de Bonfons dont elle n'aura jamais d'enfant (elle lui a imposé un mariage blanc) et auquel elle survivra, seule et immensément riche.

II. HISTOIRE(S) DU TEXTE

— 1833 : rédaction. Le premier chapitre, intitulé « Physionomies bourgeoises », paraît dans *L'Europe littéraire* du 19 septembre, sous le titre général *Eugénie Grandet, Histoire de province*. Un second chapitre, « Le Cousin de Paris », y est annoncé mais ne paraîtra pas. *Eugénie Grandet* est mis en vente le 12 décembre 1833.

– 1834 : édition originale. Bien que mis en vente en décembre 1833, l'édition originale d'*Eugénie Grandet* est datée de 1834 à Paris chez Mme Charles-Béchet. Elle compte six chapitres et constitue le premier volume du tome V des *Etudes de moeurs au XIXe siècle*. Elle comporte une courte introduction aux *Scènes de la vie de province* et une table générale des quatre volumes qu'elles comprendront, un préambule et un épilogue à *Eugénie Grandet*. 1 vol. in-8.

– 1839 : édition Charpentier. Deuxième édition revue et augmentée chez l'éditeur Charpentier. C'est la première édition séparée d'*Eugénie Grandet*. La division en chapitres disparaît. Balzac y joint la dédicace à Maria Du Fresnay.

En 1842 puis en 1849, Charpentier procède à un nouveau tirage du roman.

– 1843 : édition Furne. *Eugénie Grandet* prend place entre *Ursule Mirouët* et *Pierrette* dans le premier volume des *Scènes de la vie de province*, au tome V de la *Comédie humaine*. Le préambule et l'épilogue sont supprimés.

– Très peu d'interventions dans le Furne corrigé. On notera seulement cette addition, et son effet, à la dernière page : « L'argent devait [...] donner de la défiance pour les sentiments *à une femme qui était tout sentiment.* » En avril 1847, *Le Constitutionnel* réimprime le roman en cahiers détachables. Le texte compte plusieurs moments de correction, depuis celles du manuscrit et des premières épreuves en placards pour *L'Europe littéraire* jusqu'à celles faites par Balzac sur le texte publié par Furne, puis le Furne corrigé. Ces modifications successives n'ont pas été sans compliquer quelques données du roman (dont les sommes d'argent, les dates et l'âge des personnages), sans brouiller ici ou là la construction d'une phrase.

– A la mort de Mme Hanska en 1882, le manuscrit original composé de 116 feuillets est mis en vente et acheté par M. Cohen d'Anvers. Il reste dans les mains de la famille Cohen jusqu'en 1921. Gabriel Wells l'acquiert pour la Pierpont Morgan Library de New York en 1925. C'est là qu'il peut être consulté. Lui sont joints, un exemplaire corrigé du seul chapitre publié dans *l'Eugénie Grandet* de septembre 1833 et deux séries de placards corrigés des chapitres I et II.

III. PERSONNAGES

En dehors des Grandet et de leur entourage immédiat, plusieurs personnages mentionnés dans le roman ont vu leur nom inséré dans l'édition Furne de 1843. Balzac a ainsi veillé à mieux intégrer le roman à l'ensemble en y introduisant des personnages dont la création est postérieure.

Aucun personnage important d'Eugénie Grandet ne se retrouve ailleurs, sauf Charles Grandet qui reparaît brièvement sous le nom de comte d'Aubrion dans *La Maison Nucingen* (1838) où il perd cinq cent mille francs lors de la troisième liquidation du banquier.

La chronologie romanesque comporte deux invraisemblances résultant des derniers remaniements opérés par Balzac. La première a trait à la date de mort de Mme Grandet : dans les éditions antérieures au Furne, Mme Grandet meurt en octobre 1820, et non en 1822 ; la deuxième concerne la mort de Félix Grandet, qui, dans l'édition définitive, meurt après le retour de Charles. Dans les éditions antérieures au Furne, Félix Grandet, ainsi que l'indique le

manuscrit, mourait en janvier 1826 et Charles était de retour en juin de la même année.

— Eugénie GRANDÉT : le plus célèbre des personnages éponymes, avec *Le Père Goriot*. En bonne tradition romanesque le titre annonce l'histoire de sa vie. Née en novembre 1796, Eugénie reçoit une pièce d'or de son père, à chacun de ses anniversaires (un placement, non un cadeau). Ses 19 millions de dot lui suscitent un prétendant, Gruchot de Bonfons, le neveu du notaire, dont elle sera veuve au bout d'un an. Il est question d'un remariage pour elle avec le marquis de Froidfond : la famille s'en occupe et commence à la « cerner ». Mais la passion qu'elle a pour Charles restera le seul événement de son existence, fortement marquée par le mimétisme paternel : « elle vit comme avait vécu le père Grandet ».

— Félix GRANDÉT : 40 ans en 1789 ; Non pas « l'avarice toute entière » comme le croyait Félix Davin (« Introduction » aux *Etudes philosophiques*, Pl., X, 270) mais *un* avare (*LHB* I, 768 ; 1^{er} janvier 1844), l'un des types de l'avare balzacien, une espèce assez diversifiée dont *Les Paysans* proposent

une typologie ; où Grandet figure à côté de Gobseck, de Nucingen, et du « vieil Hochon d'Issoudun » (il aurait pu ajouter Maître Cornélius). Lui, c'est « L'avare de province [...] avare comme le tigre est cruel », par instinct en quelque sorte, avare archaïque au demeurant, qui thésaurise sans investir. Il est aussi maître tonnelier, a des vignes au soleil et fut maire de Saumur, révoqué par Napoléon (il passe pour républicain). Le roman s'égaie des traits de son avarice, souvent cocasses. Mais son dernier geste, « épouvantable », pour saisir le crucifix en vermeil », est aujourd'hui inscrit dans la tradition culturelle.

— **NANON** : un prénom devenu non commun, un personnage à part entière dotée d'une réelle personnalité et qui aura une postérité littéraire, comme l'exemple parfait de la domestication (par assimilation) et comme archétype de « la servante au grand coeur » (Baudelaire, Lamartine, Flaubert, Proust). C'est à 22 ans, avant la naissance d'Eugénie, que la jeune gardeuse de vaches, dite la Grande Nanon à cause d'un physique de « grenadier » entre, pour n'en plus sortir, dans la maison Grandet. Le père Grandet l'exploite « féodalement » ; elle a pour lui reconnaissance et attachement - ils s'aiment à

leur manière - Après sa mort, à 59 ans, elle épouse son garde-chasse et reçoit enfin un patronyme : Mme Cornoiller.

PERSONNAGES AJOUTES EN 1843 :

– Armande-Louise-Marie de CHAULIEU : Balzac raconte sa vie, de sa sortie de pension à sa mort, dans *Mémoires de deux jeunes mariées* (1842).

– Sophie GRIGNOULT (dite Florine) : elle fait ses débuts dans *Illusions perdues* (1843).

– Guillaume GRANDÉT : son nom est mentionné dans *La Maison Nucingen* à propos de l'achat de vin de champagne (Pl., VI, 338).

– François KELLER. Banquier : *Le Député d'Arcis* (1854) raconte sa carrière politique.

– Clément CHARDIN DES LUPEAUX : il incarne l'intrigant de haut vol. Son ascension sociale est racontée dans *Les Employés* (1838).

– Baron Frédéric de NUCINGEN : banquier juif d'origine allemande et l'une des grandes figures financières de *La Comédie humaine*. Il apparaît notamment comme mari de Delphine Goriot dans *Le Père Goriot* (1835). Son ascension financière et sociale est racontée dans *La Maison Nucingen*.

– ROGUIN : banquier, conseiller peu scrupuleux de divers personnages de *La Comédie humaine*. Dans *César Birotteau* (1837), il provoque la ruine du célèbre parfumeur. Son nom est introduit dès l'édition Charpentier.

IV. LECTURES ET COMMENTAIRES

Eugénie Grandet est le premier grand succès public de Balzac, qui va consacrer le romancier. « [Werdet] est très heureux de la vente d'*Eugénie Grandet* », écrit Balzac à Mme Hanska en février 1834. Il m'a dit ce mot solennel, « *cela se vend comme du pain.* » « *Eugénie G.* m'a beaucoup plu, écrit Zulma Carraud. Si ce n'est pas la femme séduisante, c'est la femme vraie, dévouée comme beaucoup le sont, sans éclat. » ; « Votre *Eugénie Grandet*

serre le coeur en clouant les yeux sur les pages. C'est une de vos peintures les plus profondes », remarque Marceline Desbordes-Valmore ; « *Eugénie Grandet* est adorable, et la grande Nanon et le père Grandet, quel talent, quel talent. Oh ! grand Balzac ! » note de son côté Delphine de Girardin.

En 1834, Sainte-Beuve consacre un long article à Balzac dans la *Revue des Deux Mondes*. A propos d'*Eugénie Grandet*, le critique écrit : « Il s'en faut de bien peu que cette charmante histoire ne soit un chef d'oeuvre (...). Il ne faudrait pour cela (...) que quelques allègements de description, diminuer un peu vers la fin l'or du père Grandet ».

A chaque nouvelle publication, le roman sert de jauge : l'écrivain a-t-il réussi à faire mieux, a-t-il cette fois fait moins bien ? « On porte aux nues (*César Birotteau*), au-dessus d'*Eugénie Grandet* avec laquelle on a assassiné tant de choses en moi », note amèrement Balzac en 1838. Avec la mort de l'écrivain en 1850, albums, compilations d'anecdotes, ouvrages de synthèse se multiplient qui soulignent la place exceptionnelle d'*Eugénie Grandet* accordée dans l'oeuvre de Balzac par les lecteurs et lectrices du temps.

En 1851, Laure Surville, soeur de l'auteur, fait paraître un beau volume intitulé *Les Femmes de Balzac, Types, caractères et portraits*. Illustrés de « quatorze magnifiques portraits », il réserve une place toute spéciale à *Eugénie Grandet*. « Eugénie n'est pas une héroïne, c'est une simple femme, liti-on dans le préambule qui ne fait pas mystère du public spécifique auquel il s'adresse (...) placez-(la) (...) auprès de vos amies d'enfance ».

Dans un commentaire de 1857, Armand de Pontmartin se montre moins enthousiaste. « Dans *Eugénie Grandet*, note l'auteur des *Causeries du samedi*, les qualités (de Balzac) sont au complet, les défauts existent déjà, mais en germe ; la morale est à peu près respectée ; le bon sens n'a presque rien à reprendre, et le bon goût ne peut qu'applaudir. (...) Nous aimons *Eugénie Grandet* comme la moins ambitieuse et la plus sage des filles de ce cerveau mal réglée ». « La France a deux Molières », écrit cependant Lamartine en 1866, « le Molière en vers et le Molière en prose. Je le dis, je le pense, ouvrons-le : c'est à lui de le prouver. Je commence par son chef-d'oeuvre, *Eugénie Grandet* ». Une fort longue description du roman suit, que l'auteur commente pas à pas.

Sous la Troisième République, la tentation de réduire l'oeuvre de Balzac à *Eugénie Grandet* (ou au *Père Goriot*) se maintient, renforcée par un discours sur le roman qui épouse les vues du système scolaire. « Je ne vois qu'un très petit nombre de romans (de Balzac) où la proportion juste des parties satisfassent pleinement l'esprit, écrit Emile Faguet. Il faut citer au premier rang de ceux-ci *Eugénie Grandet*, où le récit se développe dans un mouvement lent, mais continu et s'arrête à point précis, dans un sentiment très juste de ce que la curiosité et l'émotion du lecteur réclament ».

Au XXe siècle, la critique se poursuit. Dans la deuxième moitié du siècle, elle se précise en épousant les grands courants théoriques : *Eugénie Grandet* est notamment lue à la lumière de la psychanalyse (Naomi Schor centre son analyse sur la mélancolie de l'héroïne) et de la sémiotique (celle du personnage). Elle fait également l'objet d'analyses thématiques inventives et d'une lecture-bilan que l'on doit à Philippe Berthier. La question du réalisme balzacien, et attachée à lui, celle de la représentation de la province est remise sur le métier. Pierre-Georges Castex note que Saumur est « un décor, rien de

plus ». A sa suite, Nicole Mozet nuance et affine le sens des références à la province (Pl., III, 1021-1023).

Chapitre sept

Madame Bovary

Flaubert

Résumé et Analyse de Madame Bovary, Gustave Flaubert.

Résumé :

Fille d'un riche fermier, Emma Rouault épouse Charles Bovary, officier de santé et veuf récent d'une femme tyrannique.

Élevée dans un couvent, Emma aspire à vivre dans le monde de rêve dont parlent les romans à l'eau de rose qu'elle y a lu. Un bal au château de Vaubyessard la persuade qu'un tel monde existe, mais le décalage qu'elle découvre avec sa propre vie déclenche chez elle une maladie nerveuse.

Son mari décide alors de s'installer dans une autre bourgade, siège de comices agricoles renommées, Yonville-l'Abbaye.

Là, elle fait la connaissance des personnalités locales, Homais, pharmacien progressiste et athée, le curé Bournisien, Léon Dupuis, clerk de notaire, Rodolphe Boulanger, gentilhomme campagnard.

La naissance d'une fille la distrait un peu, mais bientôt Emma cède aux avances

de Rodolphe. Elle veut s'enfuir avec son amant qui, lâche, l'abandonne;

Emma croit en mourir, traverse d'abord une crise de mysticisme, puis plus tard, au théâtre de Rouen, revoit Léon, revenu de Paris. Elle devient très vite sa maîtresse, lors d'une promenade dans un fiacre.

Installée dans sa liaison, Emma Bovary invente des mensonges pour revoir Léon, et dépense des sommes importantes, qu'elle emprunte à un marchand trop complaisant, Lheureux.

Un jour, celui-ci exige d'être remboursé, Emma, par peur du jugement qui va être prononcé contre elle, tente d'emprunter auprès de Léon, puis de Rodolphe. Tous deux la repoussent, et Emma s'empoisonne avec l'arsenic dérobé chez le pharmacien.

Thèmes :

- La bêtise.
- L'échec et l'ennui.
- L'auteur dans son œuvre, les rapports de la vie et de l'invention.

- La variation du point de vue.
- L'influence des lectures.
- Lucidité et illusion dans le rapport au monde.

Axe principal de lecture.

Un roman de l'Ironie. L'Ironie est présente sous plusieurs formes dans le roman : satire sociale, mais aussi remise en question du langage. Elle révèle une posture du romancier en face de l'art et de la vie. 5 années d'écriture.

Le personnage d'Emma.

Pas de description en début de livre comme l'aurait fait Balzac : un portrait qui va se construire par petites touches dispersées tout au long du livre. Le plus souvent, elle est décrite à travers le regard d'un personnage. C'est la chevelure d'Emma qui est son attribut de féminité : elle change en fonction de ses états d'âme. Bandeau lorsqu'elle est sage « anneaux noirs » de sa chevelure lorsqu'elle se veut sensuelle.

Elle a été éduquée au couvent des Ursulines de Rouen. C'est là que son

imagination s'enflamme à la lecture des livres romantiques. Mais elle ne retient aucune discipline, elle est «de «tempérament plus sentimental qu'artiste ». A sa sortie du couvent, elle a pris la campagne en dégoût. Elle épouse le premier prétendant qu'on lui présente, croyant éprouver de l'amour.

Tout le développement du roman est dans cette situation initiale : une jeune fille rêveuse, sans réelle formation intellectuelle ou morale, exaltée par des lectures qu'elle comprend mal, et qui épouse un médiocre destiné à une vie médiocre.

Sous cet angle, on peut penser que Madame Bovary est un roman d'apprentissage.

Insatisfaction et désillusion : le bovarysme.

Emma balance entre idéal et médiocrité quotidienne. Même dans ses relations adultères avec Rodolphe et Léon, Emma finit par retrouver les mêmes déceptions que dans le mariage. La répétition des désillusions accroît le sentiment d'échec. Emma ne croit pas pouvoir trouver le bonheur dans la

réalité. Elle n'accorde d'intérêt qu'aux êtres de fiction.

Le drame d'Emma c'est de se faire toujours des illusions sur elle-même, ses sentiments, de croire qu'elle vit des sentiments qu'elle n'éprouve pas.

Elle se conçoit toujours autre qu'elle n'est : c'est ce qu'on nommera le bovarysme.

Finalement, la seule véritable expérience authentique que vivra Emma, c'est celle du suicide. Il lui aura fallu affronter l'épreuve de la mort pour rencontrer l'authenticité.

Les bourgeois.

Être bourgeois constituait aux yeux de Flaubert la plus grave des tares. Son sujet le « dégoûtait ». Pour Flaubert « quiconque pense basement » est bourgeois. Rodolphe, Léon, Lheureux et surtout Homais incarnent la figure du bourgeois.

Style et choix narratifs.

Flaubert ne cherche pas à tout savoir de ses personnages comme le narrateur omniscient de Balzac. Il ne donne pas non plus une peinture exhaustive (complète) de ses personnages, mais procède par petites touches à travers les chapitres, qui se complètent et s'enrichissent au fur et à mesure.

La description expressive est particulièrement utilisée : Flaubert n'hésite pas à décrire plusieurs fois le même lieu, vu par des personnages différents, dans des circonstances différentes.

Cette description apporte un puissant soutien à l'analyse psychologique : une correspondance étroite s'établit entre les sentiments de l'héroïne et la représentation de l'espace qu'elle a sous les yeux.

Par exemple, le sommeil des choses, les cloportes qui se traînent, la statue abîmée, tout se métamorphose en son équivalent subjectif : les déceptions, les découragements, l'ennui. A la dégradation du monde correspond la dégradation psychologique.

Par rapport à Balzac ou Stendhal, Flaubert rend plus rare l'utilisation du discours direct (dialogue). Flaubert dit lui-même que ces dialogues se réduisent à des « monologues », car il s'agit de « bavardages » que personne n'écoute. Chacun est renvoyé à sa solitude car il n'y a pas d'échange.

De ce fait, Flaubert privilégie le discours indirect libre pour traduire la pensée et la psychologie de ses personnages.

Le discours indirect libre se reconnaît surtout par le contexte. Pas de verbe introducteur, pas de marque de subordination (ni « que » ni « si »), respect de la concordance des temps, mais maintien de la ponctuation et marques de modalisation (présence du jugement du narrateur) par le biais de certains termes : adverbes, adjectifs.

Le discours indirect libre exprime un contenu de pensée du personnage et permet au lecteur de se sentir au plus près des pensées du personnage, créant ainsi un « effet de réel ».

Exemple : « le souvenir de Rodolphe... lui avait passé dans l'âme. Il était si

bon, si délicat, si généreux ! ». Pas de verbe introducteur de parole, expression directe des sentiments d'Emma et maintien de la ponctuation expressive. Le lecteur participe, en pensée, à l'enthousiasme d'Emma. C'est une sorte de « dialogue intérieur ».

Portée ironique du texte.

Nous savons cependant que ce propos est rapporté par un narrateur qui ne peut considérer Rodolphe comme un être « bon et généreux ». C'est de ce décalage entre ce que dit et pense le personnage, et la vision du monde du narrateur, que naît la portée ironique du discours rapporté.

C'est la grande force du discours indirect libre : il permet de se situer en tant que lecteur, à la fois dans et à l'extérieur du personnage, de percevoir l'enthousiasme d'Emma, mais aussi sa naïveté. La subjectivité envahit la narration.

Polyphonie du texte.

Le style flaubertien se caractérise également par la multiplication des voix

narratives. L'unité du sujet parlant est mise en cause, annonçant les grandes orientations narratives du 20^e siècle. On ne sait parfois à qui attribuer les remarques, les jugements, les commentaires.

Le rythme ternaire.

C'est une particularité du style de Flaubert. Il procède de l'énumération en trois temps et témoigne de la volonté de traduire le plus précisément possible la réalité : ainsi Charles « le menton sur la poitrine, les mains jointes, les yeux fixes ». Soit ce rythme ternaire exprime cette volonté de réalisme scrupuleux, soit il traduit dans le discours des personnages, un effet oratoire et grandiloquent souvent propre au discours romantique.

L'impersonnalité.

Flaubert s'est voulu absent de son livre : « Nul lyrisme, pas de réflexion, personnalité de l'auteur absente » (correspondance).

Tout objet peut être digne d'écriture. « L'auteur dans son œuvre, doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout, visible nulle part » (

correspondance).

Ce désir d'impersonnalité de Flaubert provient de sa méfiance à l'égard du romantisme. Mais la véritable motivation de Flaubert, c'est de viser à l'universel : pour toucher à une généralité plus grande, il faut dépouiller l'expression de ce qu'elle a de trop personnel. « Pas de monstre, pas de héros ».

Par ailleurs, Flaubert répugnait à appartenir à une « école » littéraire : il n'aimait pas les étiquettes, c'est pourquoi il s'est défendu d'appartenir à un quelconque mouvement.

Le caractère visionnaire du style de Flaubert dans *Madame Bovary* contribue à faire de ce roman une œuvre capitale et fondatrice dont se réclameront nombre de romanciers.

Analyse détaillée de Madame de Bovary

Première Partie

"Nous étions à l'Etude, quand le Proviseur entra suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail".

Ainsi débute Madame Bovary : Ce nouvel élève, âgé d'une quinzaine d'années, qui entre en 5ème au Collège de Rouen n'est autre que Charles Bovary. Il a l'air un peu ridicule, ce "gars de la campagne". Son attitude un peu gauche déchaîne le rire de ses camarades. Il arrive d'un village situé entre le pays de Caux et la Normandie où ses parents, qui ne s'entendent pas, se sont retirés. Son père est un médiocre qui a accumulé de nombreux échecs. Sa mère, frustrée et aigrie, a reporté tous ses espoirs sur ce fils qu'elle a couvé.

Charles Bovary s'installe à Tostes et épouse sous l'influence de sa mère une veuve de quarante-cinq ans, riche, laide et tyrannique, Mme Dubuc. Elle aime Charles avec passion mais exerce à son égard une surveillance despotique. Le

jeune Charles connaît ainsi une vie de couple qui ressemble à un cauchemar.

Une nuit d'hiver, Charles se rend à la ferme des Bertaux. Le père Rouault, son propriétaire, "un cultivateur des plus aisés" vient de se casser la jambe. Charles soigne le maître des lieux et est sensible au charme d'Emma, sa fille. Les jours suivants, il revient aux Bertaux, jusqu'à ce que son épouse, jalouse, lui interdise d'y retourner. Au début du printemps, le notaire de Mme Bovary commet une malversation qui laisse cette dernière à demi ruinée. Elle meurt brusquement une semaine plus tard.

Peu après, sur l'invitation du père Rouault, Charles retourne aux Bertaux. Il revoit Emma. Il est amoureux de la jeune fille, mais n'ose se déclarer. "À l'époque de la Saint Michel" il se décide à la demander en mariage. La noce est fixée au printemps suivant, l'hiver sera occupé par les préparatifs. Emma rêvait de "se marier à minuit, aux flambeaux". La noce, campagnarde, sera beaucoup moins féerique. Charles ne brille guère durant la noce, ne répondant que médiocrement aux calembours ou compliments que lui adressent les invités.

Mais le lendemain des noces Charles semble découvrir le bonheur près d'Emma. Il laisse éclater sa joie et se réjouit de trouver en elle une épouse parfaite. Emma commence par apporter des changements dans l'aménagement de la maison et Charles est tout à sa joie de la voir aussi bien conduire son ménage, dessiner, jouer du piano, ou recevoir avec élégance. Mais la jeune femme, elle, est distante. La réalité ne correspond pas à ce qui lui avait paru si beau dans les livres de son enfance. Elle avait tant rêvée de ce mari qui devait lui procurer une vie plus passionnante. Elle souhaitait tant oublier celle monotone, qu'elle avait passée avec son veuf de père, depuis sa sortie du couvent. Or ce mari, tant idéalisé, se révèle bien décevant.

Elevée au couvent, parmi des jeunes filles du monde, Emma y a reçu une parfaite éducation. Elle a lu Paul et Virginie, a rêvé en lisant des romans sentimentaux et historiques, ou des poèmes romantiques. Elle a admiré des gravures représentant de jeunes hommes serrant dans leurs bras des ladies anglaises à boucles blondes. Toute cette éducation a nourri son "tempérament sentimental" et ses songes romanesques.

Aux antipodes de l'homme rêvé, Charles déçoit Emma. Son manque de mystère et de raffinement désappointe la jeune femme. La vie humble et sans surprise qu'il lui offre lasse Emma. Heureusement, une invitation du Marquis d'Andervilliers à un bal au château de la Vaubyessard vient rompre la monotonie de son existence.

Emma, émerveillée, découvre le luxe et l'élégance du monde aristocratique. Ce monde enchanté auquel elle a tant rêvé lui fait oublier un instant ses origines paysannes. Hélas , le rêve est éphémère et le retour à Tostes, silencieux et triste. Dès le lendemain, il lui faut subir les conversations banales de Charles. " Son voyage à la Vaubyessard avait fait un trou dans sa vie, à la manière de ces grandes crevasses qu'un orage, en une seule nuit, creuse quelquefois dans les montagnes". Emma se réfugie dans "le souvenir de ce bal".

Emma rêve devant le " porte-cigares tout bordé de soie verte" que Charles a ramassé sur le chemin du retour. Elle imagine que cet objet appartient au "Vicomte". Emma rêve aussi de Paris et se met à lire Balzac, George Sand et Eugène Sue. Mais à Tostes, l'ennui s'accroît et la jeune femme est de plus en

plus irritée par le manque d'ambition et le laisser-aller de son mari. Les saisons se succèdent. Elle vit pourtant dans l'espoir d'une nouvelle invitation, mais en vain. Un an et demi après le bal de la Vaubyessard, sa santé s'altère et Emma laisse tout aller dans son ménage . Charles, qui est resté quatre ans à Tostes, décide alors de déménager et de s'installer à Yonville . Emma est enceinte. Il espère que ce déménagement lui sera bénéfique.

Deuxième Partie

Les époux Bovary arrivent à Yonville. A l'auberge du Lion d'Or. Madame veuve Lefrançois, la maîtresse de l'auberge, prépare le dîner. Il y a là , pour accueillir les Bovary, Monsieur Homais, le pharmacien, le percepteur Binet, et le curé Bournisien. Pendant que Homais et Charles Bovary devisent sur la médecine, Emma sympathise avec Léon Dupuis, clerk de notaire et habitué de l'auberge, qui dîne avec eux. Ils se découvrent des goûts communs. Puis les Bovary s'installent dans leur maison : " C'était la quatrième fois qu'elle (Emma) couchait dans un endroit inconnu. La première avait été le jour de son entrée au couvent, la seconde celle de son arrivée à Tostes, la troisième à la

Vaubyessard, la quatrième était celle-ci ; et chacune s'était trouvée faire dans sa vie comme l'inauguration d'une phase nouvelle." La jeune femme se prend à rêver à des jours meilleurs.

Homais, le pharmacien, se montre, avec les Bovary, le meilleur des voisins. Il essaye, en fait, de s'attirer la sympathie de Charles Bovary, au cas où ce dernier apprendrait qu'il exerce de façon illicite la médecine. Charles, lui, est maussade car la clientèle "n'arrive pas" . Heureusement cette déception professionnelle est compensée par la naissance de sa fille. Emma donne naissance à Berthe. La jeune femme eût préféré un fils. Après le baptême, la petite est mise en nourrice, chez Mme Rollet. Un jour, Léon accompagne Emma et sa fille chez la nourrice. Sur le chemin, Emma et Léon se donnent la main. Cette complicité ne passe pas inaperçue : " Dès le soir, cela fut connu dans Yonville, et madame Tuvache, la femme du maire, déclara devant sa servante que madame Bovary se compromettait" .

La vie, se poursuit, monotone. Emma guette chaque jour, de sa maison, le passage de Léon. Les Bovary sont invités régulièrement, le dimanche, avec

Léon, chez Homais, le pharmacien : On y joue au trente et un, et aux dominos. Puis Homais et Bovary s'endorment. Léon et Emma feuilletent alors ensemble L'illustration et goûtent cette "solitude" : " Ils se parlaient à voix basse, et la conversation qu'ils avaient leur semblait plus douce, parce qu'elle n'était pas entendue". Les jeunes gens s'échangent des cadeaux. Léon fait la cour à Emma mais ne se déclare pas . En février, lors d'une promenade dominicale aux environs d'Yonville, en compagnie des Homais et de Léon, Emma prend conscience de la banalité de Charles face au charme du jeune homme. Elle réalise aussi que Léon est amoureux d'elle. Elle décide de ne pas céder à la tentation et s'efforce de rester une maîtresse de maison modèle et une mère irréprochable. Sa maîtrise apparente cache pourtant un douloureux conflit intérieur : amour pour Léon et volonté de rester vertueuse. C'est Charles qui sera le bouc émissaire de ce malheur : elle le méprisait, elle se met à le haïr.

Un soir d'avril, elle entend l'angélus. "Ce tintement répété" rappelle à Emma le souvenir du couvent. La religion peut l'aider , peut-être, à affronter cette crise qu'elle traverse : elle se rend à l'église afin de confier son trouble à Bournisien, le curé. Mais le dialogue entre l'homme d'église et la jeune femme

n'est qu'une suite de malentendus. Pour lui, ces souffrances sont purement physiques. Cette incompréhension laisse Emma désespérée. De retour chez elle, Emma repousse sèchement sa fille Berthe, qui tombe et se blesse. Charles, qui rentre pour le dîner, soigne cette blessure sans gravité. La jeune mère, se reprochant son attitude, reste pour veiller sur sa fille endormie. Elle est effrayée de la laideur de son enfant.

Quant à Léon, il désespère de l'inaccessibilité d'Emma et se lasse de cet amour sans espoir. Il décide alors de partir à Paris terminer son droit. Il vient faire ses adieux à Emma. L'émotion est grande mais le jeune homme ne parvient pas à trouver les mots pour l'exprimer. Au cours de la soirée qui suit son départ, Homais évoque les réjouissances de la capitale; il annonce aussi que des Comices agricoles auront lieu cette année à Yonville.

Suite au départ de Léon, Madame Bovary sombre à nouveau dans la mélancolie : " le chagrin s'engouffrait dans son âme avec des hurlements doux, comme fait le vent d'hiver dans les châteaux abandonnés". La visite du sieur Lheureux, marchand de nouveautés, lui donne l'occasion de faire des

dépenses déraisonnables. Emma se lance aussi dans des lectures ambitieuses : " Elle voulut apprendre l'italien : elle acheta des dictionnaires, une grammaire, une provision de papier blanc. Elle essaya des lectures sérieuses, de l'histoire et de la philosophie". Charles sombre dans l'inquiétude. Il fait appel à sa mère : "Alors il écrivit à sa mère pour la prier de venir, et ils eurent ensemble de longues conférences au sujet d'Emma". Mme Bovary mère ne trouve guère de solutions miracles. Il faut, selon elle, "empêcher Emma de lire des romans".

Un jour de marché, Rodolphe Boulanger, le nouveau châtelain de la Huchette, rend visite à Charles Bovary, avec un de ses fermiers à qui il faut faire une saignée. Durant l'intervention de l'officier de santé, il regarde Emma et la trouve très jolie. Aristocrate libertin, "de tempérament brutal et d'intelligence perspicace", il devine le fossé qui s'est creusé entre les deux époux, il décele aussi les frustrations et les rêves inassouvis d'Emma. C'est décidé, lors des prochains comices agricoles, il fera tout pour la séduire.

Le jour des comices est arrivé, tout le village est en fête. Rodolphe profite de

cette occasion pour faire sa cour à la jeune femme. Il va à sa rencontre, et parvient à fausser compagnie à M. Lheureux et au pharmacien. Rodolphe et Emma assistent tous les deux à l'examen des bêtes, à l'arrivée des notables. Du premier étage de la mairie, ils entendent, par bribes, les discours officiels, car Rodolphe met à profit la situation pour tenir à Emma des propos séducteurs. Emma se laisse prendre au jeu et n'émet qu'une faible résistance. Les discours sont suivis de la remise de médailles : une servante reçoit cette décoration en récompense de ses cinquante ans de labeur. La fête se termine par un feu d'artifice raté. M. Homais rédige un article dithyrambique pour le Fanal de Rouen, dont il est le correspondant.

Rodolphe attend six semaines avant de rendre visite à Emma. Il joue d'abord la comédie puis simule la mélancolie. Charles survient, Rodolphe feint alors de s'inquiéter de la santé d'Emma. Il lui conseille une promenade à cheval. Charles donne son aval. La jeune femme part donc pour une balade à cheval en compagnie de Rodolphe. Ils pénètrent dans une forêt. C'est là qu'Emma se donne à son compagnon. " Elle se répétait : " J'ai un amant ! un amant ! " se délectant à cette idée comme à celle d'une autre puberté qui lui serait

survenue. Elle allait donc posséder enfin ces joies de l'amour, cette fièvre du bonheur dont elle avait désespéré." Elle rencontre alors Rodolphe tous les jours, dans la forêt, puis elle n'hésite pas à se rendre jusqu'au château de Rodolphe. Ce dernier commence à trouver ces visites imprudentes.

Un jour, lors d'une de ses escapades matinales, Emma rencontre le percepteur Binet. Elle se montre peu convaincante quant à la justification de cette promenade. Toute la journée, elle s'angoisse des commérages que pourrait colporter Binet. Le soir, elle rencontre à nouveau le percepteur chez Homais, le pharmacien. Binet ne peut s'empêcher de faire allusion à leur rencontre matinale. Heureusement les invités ne réagissent pas. C'est donc le soir, sous la tonnelle de leur jardin, ou par temps de pluie dans le cabinet de consultations de son mari, qu'Emma donne maintenant rendez-vous à son amant. Mais Rodolphe commence à s'ennuyer de cette liaison. A l'approche du printemps, Emma, bien que toujours amoureuse de cet amant, éprouve des remords en lisant une lettre naïve et touchante de son père. Elle dresse un bilan amer de son existence et regrette la candeur de son enfance. Elle redécouvre auprès de sa fille la tendresse maternelle et souhaiterait se

rapprocher de son mari.

Homais et Emma œuvrent auprès de Charles pour le convaincre d'opérer Hippolyte, le garçon d'écurie du Lion d'Or, de son pied-bot. Charles accepte. L'opération semble un succès et Emma éprouve une tendresse admirative pour son mari. Homais montre aux Bovary l'article qu'il a préparé pour le Fanal de Rouen. Malheureusement des complications surviennent vite, et la jambe du malheureux Hippolyte se gangrène. Il faut faire appel au docteur Canivet, célèbre médecin de Neuchâtel. Il doit procéder à l'amputation de la cuisse. Cet échec anéantit les espoirs professionnels de Charles. La déception est également immense pour Mme Bovary qui se sent humiliée d'avoir fondé en vain des espoirs dans son mari. Ses dernières résolutions vertueuses disparaissent : Emma se détache irrémédiablement de Charles et s'abandonne à nouveau dans les bras de Rodolphe.

Emma s'enflamme de nouveau pour son amant. Elle lui suggère même de tout abandonner pour partir ensemble : "Nous irions vivre ailleurs". Elle offre beaucoup de cadeaux à son amant, et dérobe de l'argent à son mari pour

payer ses dettes auprès de Lheureux. Elle met ainsi en péril les finances de son couple. Elle n'hésite plus à s'afficher avec son amant dans un attitude provocante : " Par l'effet seul de ses habitudes amoureuses, madame Bovary changea d'allures. Ses regards devinrent plus hardis, ses discours plus libres ; elle eut même l'inconvenance de se promener avec M. Rodolphe, une cigarette à la bouche, comme pour narguer le monde". Rodolphe, lui, n'est pas à la hauteur de cette passion, il se lasse de sa maîtresse et la traite avec peu de ménagement. Il finit pourtant sur insistance d'Emma par accepter de "l'enlever". Leur fuite est prévue pour début septembre. Charles, lui, rêve encore de beaux projets pour son épouse et sa fille. Tout est prêt pour la fuite des amants. Lheureux une nouvelle fois procure le nécessaire : "un grand manteau et une caisse pas trop lourde...". L'avant-veille du départ, les amants ont rendez-vous au clair de lune. Rodolphe le sait déjà : il ne partira pas avec Emma et sa fille.

Rentré chez lui, Rodolphe écrit une longue lettre de rupture à Emma. Dès les premiers mots, la jeune femme comprend. Effondrée, elle s'enfuit au grenier où, dans un vertige, elle songe à se suicider. Redescendue pour le dîner, elle

entend passer le tilbury de Rodolphe qui l'emporte loin de Yonville. Elle perd connaissance. "Une fièvre cérébrale" la cloue au lit pendant plus d'un mois. Charles veille en permanence sur elle, guettant les signes d'un rétablissement. Vers la mi-octobre, elle retrouve peu à peu la santé. Mais Charles l'emmène sous la tonnelle. Cette vision du banc, où elle donnait rendez-vous à son amant, provoque une rechute : " Elle eut un étourdissement, et dès le soir, sa maladie recommença, avec une allure plus incertaine, il est vrai, et des caractères plus complexes. Tantôt elle souffrait au coeur, puis dans la poitrine, dans le cerveau, dans les membres ; il lui survint des vomissements où Charles crut apercevoir les premiers symptômes d'un cancer."

Charles s'est beaucoup endetté pour soigner son épouse et aussi pour honorer les achats qu'elle avait réalisés pour sa fuite avec Rodolphe. L'heureux profite de la situation et se montre de plus en plus menaçant. Charles, trop inquiet du fait de l'état de santé d'Emma pour analyser la situation, lui emprunte de l'argent. Durant sa convalescence, madame Bovary reçoit des visites du curé et retrouve provisoirement la foi. Un jour, Homais, le pharmacien, conseille à Charles d'aller à Rouen avec son épouse écouter un opéra de Donizetti. Dès le

lendemain, à huit heures, le couple part pour Rouen.

Les Bovary arrivent très tôt à l'opéra. Ils admirent la salle et le décor. Puis la représentation commence. Emma est subjuguée par le ténor Lagardy. Elle se passionne également pour le spectacle et trouve des similitudes entre le destin de Lucie de Lammemoor et le sien. À l'entracte, Charles, va chercher un rafraîchissement pour sa femme, et rencontre Léon. Le clerc vient saluer Emma dans la loge des Bovary. A la fin de la représentation, il emmène les Bovary au café. Là, Charles suggère à sa femme de rester seule un jour de plus à Rouen pour revoir l'opéra.

Troisième Partie

Cela faisait trois ans que Léon et Emma ne s'étaient pas revus. Le lendemain de leur rencontre à l'opéra, Léon se rend à l'Hôtel de la Croix-Rouge où Emma est descendue. Il lui confie tout l'amour qu'il a éprouvé pour elle. Durant une longue conversation, Emma et Léon évoquent Yonville, leurs peines, leurs rêves et leur souvenirs. Emma refuse de s'abandonner aux avances du clerc, mais elle accepte néanmoins de le retrouver le lendemain à la cathédrale.

Après le départ de Léon, Emma écrit une lettre pour décliner le rendez-vous mais, ne connaissant pas l'adresse de Léon, décide de la lui remettre elle-même .

Le lendemain, Léon arrive le premier à la cathédrale. Lorsqu'Emma arrive à son tour, elle lui tend la lettre puis va s'agenouiller dans la chapelle de la Vierge. Il s'apprêtent ensuite à quitter la cathédrale, lorsque le Suisse se propose de leur faire visiter le monument. Impatient, Léon abrège la visite. Débarrassé de l'importun, il entraîne Emma hors de la cathédrale et lui propose une promenade en fiacre qui leur fait parcourir à vive allure Rouen et ses environs.

De retour à Yonville, Emma se rend chez Homais. Justin, l'apprenti a commis une faute grave et le pharmacien le sermonne sévèrement : pour faire les confitures, Justin a désobéi et est allé chercher une bassine dans la réserve où le pharmacien stocke l'arsenic. Entre deux reproches à Justin, Homais apprend sans ménagement à Emma que le père de Charles est mort. Madame Bovary est peu affectée par ce deuil, mais feint devant Charles d'éprouver du

chagrin. Le lendemain, les Bovary, aidés de Mme Bovary mère, s'affairent pour préparer les obsèques. C'est alors que Lheureux, le marchand d'étoffes, se rend chez les Bovary. Il suggère à Emma d'obtenir une procuration de son mari pour gérer elle-même les revenus du couple. Emma suggère à Charles, qui accepte, de se rendre à Rouen, pour consulter Léon sur cette question.

Emma reste trois jours à Rouen avec son amant. Puis ils décident d'utiliser la nourrice pour échanger leurs correspondances. Mais impatient de revoir sa maîtresse, Léon vient à Yonville. Il dîne au Lion d'Or et rend visite aux Bovary. Les deux amants souhaiteraient se revoir régulièrement. Emma fait la promesse à Léon de venir le voir une fois par semaine. Elle engage également de nouvelles dépenses auprès de Lheureux. Elle réussit à convaincre Charles de lui permettre de se rendre une fois par semaine à Rouen, le jeudi, pour y prendre des leçons de piano.

Chaque jeudi, Emma retrouve Léon et les semaines s'écoulent selon un rite immuable : il y a le lever silencieux d'Emma afin de ne pas réveiller Charles, le départ d'Yonville au petit matin à bord de l'Hirondelle, la route, la ville de

Rouen qui s'éveille, la chambre douillette des rendez-vous, puis le retour et la rencontre d'un horrible aveugle, qui lui cause à chaque fois une terrible peur . Rouen devient le symbole du plaisir qu'elle découvre dans les bras de Léon. La passion qu'éprouve Emma pour le jeune homme réveille en elle des désirs de luxe. Elle accumule les dépenses d'habillement.

Elle prend aussi l'habitude de mentir afin de pas dévoiler les motifs réels de ses voyages à Rouen. Mais un jour, Lheureux la découvre au bras de Léon. Il profite de la situation pour la forcer à rembourser ses dettes . Il lui fait vendre la propriété de Barneville dont son mari a hérité. Il lui fait également signer de nouveaux billets d'ordre. Charles, de son côté, en signe lui aussi. La situation financière du couple est de plus en plus dramatique. Madame Bovary mère qu'on a appelé à la rescousse détruit la procuration qui avait été accordée à Emma, ce qui provoque une crise de nerfs de sa belle-fille. Charles ne résiste pas très longtemps et signe rapidement une nouvelle procuration à son épouse. Un soir, Emma reste à Rouen. Charles s'y rend en pleine nuit et ne retrouve sa femme qu'à l'aube. Elle indique alors à Charles que cette liberté lui est indispensable. Dès lors, Emma va à Rouen quand bon lui semble. Léon est

de plus en plus subjugué par l'attitude de sa maîtresse. Mais ces visites fréquentes le dérangent dans son travail .

Un jeudi, Homais prend la diligence pour Rouen en même temps qu'Emma. Il est invité par Léon et souhaite mettre à profit ce voyage pour revoir les lieux de sa jeunesse. Le clerc doit subir le bavardage du pharmacien pendant de longues heures. Il ne parvient pas à lui fausser compagnie. Emma, furieuse, quitte l'hôtel où elle l'attend et éprouve beaucoup de mépris pour le manque de courage dont a fait preuve son amant. Cet incident met en lumière les défauts du jeune homme. Dès lors sa passion faiblit. Une menace de saisie l'oblige à trouver de toute urgence de l'argent : elle se fait payer des honoraires de son mari, vend de vieilles choses, emprunte à tout le monde, et engage même un cadeau de noces au mont-de-piété. De son côté Léon, sermonné par son patron et ne souhaitant pas se compromettre au moment de devenir premier clerc, se détache progressivement d'Emma. La jeune femme, elle aussi un peu lasse, n'a pas le courage de le quitter. Un soir, en rentrant à Yonville après une nuit passée au bal masqué de la mi-carême, elle apprend que ses meubles vont être saisis. L'heureux à qui elle rend visite se montre

intraitable et cynique.

"Elle fut stoïque, le lendemain, lorsque Maître Hareng, l'huissier, avec deux témoins, se présenta chez elle pour faire le procès-verbal de la saisie". Cette situation la contraignit à quémander, par tous les moyens, de l'aide. Dès le dimanche, elle se rend à Rouen, mais les banquiers sont ou à la campagne ou en voyage. Puis elle sollicite Léon qui ne lui fait qu'une vague promesse. De retour à Yonville, elle se rend chez Maître Guillaumin qui à défaut de l'aider lui fait des avances. Emma est outrée et va trouver Binet qui s'esquive. Elle va ensuite chez la mère Rollet et attend, en vain, l'arrivée de Léon. Il ne reste plus que Rodolphe, son premier amant.

"Elle se demandait tout en marchant : " Que vais-je dire ? Par où commencerai-je ? " Et, à mesure qu'elle avançait, elle reconnaissait les buissons, les arbres, les joncs marins sur la colline, le château là-bas. Elle se retrouvait dans les sensations de sa première tendresse, et son pauvre cœur comprimé s'y dilatait amoureusement. Un vent tiède lui soufflait au visage ; la neige, se fondant, tombait goutte à goutte des bourgeons sur l'herbe." Mais

Rodolphe n'a pas ces 3000 francs dont elle a besoin. Désespérée, Emma explose de colère : " Mais, moi, je t'aurais tout donné, j'aurais tout vendu, j'aurais travaillé de mes mains, j'aurais mendié sur les routes, pour un sourire, pour un regard, pour t'entendre dire : " Merci ! " Et tu restes là tranquillement dans ton fauteuil, comme si déjà tu ne m'avais pas fait assez souffrir ? " Elle lui reproche son égoïsme et s'en va, bouleversée : " Elle sortit. Les murs tremblaient, le plafond l'écrasait ; et elle repassa par la longue allée, en trébuchant contre les tas de feuilles mortes que le vent dispersait".

Sur le chemin du retour, elle est victime d'hallucinations. Arrivée à Yonville, elle court chez Homais et force Justin à lui donner les clés de la réserve. Elle avale de l'arsenic, puis rentre chez elle. Elle rédige une lettre et demande à Charles de ne l'ouvrir que le lendemain : "Tu la liras demain ; d'ici là, je t'en prie, ne m'adresse pas une seule question !... Non, pas une !" Puis elle se met au lit. Les premiers symptômes de l'empoisonnement surviennent rapidement. Charles, paniqué, ne sait que faire. Homais propose une analyse. Emma souhaite revoir sa fille . Arrivent ensuite le docteur Canivet puis le docteur Larivière. Il est trop tard pour la sauver. Madame Bovary reçoit l'extrême-

onction, puis elle pleure en se regardant dans un miroir. Elle entend au dehors la chanson de l'aveugle rencontré maintes fois lors de ses escapades à Rouen. Puis c'est l'agonie et la mort: " Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement.

Il souffla bien fort ce jour-là.

Et le jupon court s'envola !

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus. "

Charles est effondré. Il organise avec peine les funérailles. Homais critique ces dispositions, mais Bovary lui répond sèchement : " Est-ce que cela vous regarde ? Laissez-moi ! vous ne l'aimiez pas ! Allez-vous-en !" Lors de la veillée funèbre Homais et l'abbé Bournisien discutent âprement de questions "théologiques", puis ils s'endorment. Arrive au petit matin Mme Bovary mère, puis d'autres visiteurs. Charles souhaite garder d'Emma une mèche de

cheveux. La jeune femme est alors mise en bière. Puis c'est l'arrivée du père Rouault à Yonville. Il s'évanouit en voyant les draps noirs.

Les obsèques religieuses ont lieu par une belle journée de printemps. La cérémonie est interminable : " On chantait, on s'agenouillait, on se relevait, cela n'en finissait pas !". Le cortège se rend ensuite au cimetière en empruntant des chemins de campagne. Ce soir-là, Charles veille en pensant à sa femme disparue. Rodolphe et Léon dorment tranquillement. Il en est un autre qui ne trouve pas le sommeil et qui est inconsolable, c'est Justin.

Dès le lendemain, Les affaires d'argent recommencent. Les créanciers se déchaînent sur le pauvre Bovary, mais celui-ci refuse de vendre les meubles ayant appartenu à Emma. " Alors chacun se mit à profiter." : Mademoiselle Lempereur réclame six mois de leçons, Félicité, la bonne, le quitte en emportant la garde-robe d'Emma... Léon se marie. Charles retrouve au grenier la preuve de l'infidélité d'Emma : la lettre de Rodolphe. Il est fou de douleur. Il souhaite pourtant qu'Emma bénéficie d'un superbe monument funéraire. il se fâche définitivement avec sa mère. Un autre jour, il découvre les lettres de

Léon, ce qui ne lui laisse plus aucun espoir quant à la fidélité d'Emma. Un jour d'août il rencontre Rodolphe. Il parle volontiers avec lui et ne semble pas lui en vouloir. Il meurt, le lendemain, sur le banc du jardin, sous la tonnelle. Berthe est recueillie par une tante du père Rouault. Il lui faut travailler comme ouvrière dans une filature. Homais, lui, est comblé : "il vient de recevoir la croix d'honneur".

Chapitre huit

Bel-Ami

Maupassant

Résumé de Bel-Ami

Première Partie

Jun 1880. Georges Duroy, sous-officier rendu à la vie civile, est un beau jeune homme peu scrupuleux. Nouvellement employé aux chemins de fer du nord, il déambule sur les boulevards parisiens, en quête de fortune et de réussite. Il rencontre un ancien camarade de régiment, Forestier, qui va le recommander au directeur de son journal, la Vie française. Grâce à l'appui de son ami, Georges est embauché comme reporter ce qui lui permet de doubler son salaire.

Le jeune homme découvre les salles de rédaction et les coulisses de la vie parisienne. Il plaît aux femmes et est bien décidé à en profiter pour "arriver". Mme Forestier, la femme de son ami lui donne des conseils et l'aide à rédiger ses premiers articles. Puis Georges fait la connaissance de Clotilde de Marelle, une sympathique bourgeoise bohème, qui lui délivre une éducation sentimentale très libre. La très jeune fille de Mme de Marelle, Laurine, donne à notre héros le surnom de Bel-Ami.

Offensé par son ami Forestier, Georges décide de séduire sa femme. Dès le lendemain, il déclare son amour à Mme Forestier. Mais celle-ci le tient à distance et lui explique que si elle est disposée à être son amie, jamais elle ne sera sa maîtresse. Sensible pourtant à l'admiration que lui porte le jeune homme, elle lui conseille de rendre visite à la femme de son directeur, Mme Walter, qui "l'apprécie beaucoup". Duroy s'exécute. Il se rend chez elle et la séduit par son esprit. Elle le fait nommer chef des Echos. Cet avancement lui vaut une augmentation. En l'absence de son ami Forestier, malade, Georges Duroy signe plusieurs articles de fond. Suite à l'un de ces articles il est diffamé par le rédacteur d'un petit journal en mal de publicité. L'honneur de son journal étant en jeu, Walter, son directeur, le pousse à provoquer l'offenseur en duel. Angoissé à l'idée de mourir, Duroy ne ferme pas l'œil de la nuit. Le lendemain, à l'aube, il se rend au bois du Vésinet pour le duel. Les deux adversaires font feu l'un sur l'autre, mais se manquent. Cet épisode, dont ils ressortent tous les deux indemnes, leur vaut une belle publicité. Cet acte de courage permet à Georges de gagner l'estime de son directeur qui lui offre une nouvelle promotion. En plus de son poste de chef des Echos, il devient

chroniqueur. Duroy obtient aussi de sa maîtresse, Clotilde de Marelle, qu'elle le loge dans l'appartement de la rue de Constantinople. Elle l'invite également à dîner chez elle tous les jeudis, son mari, M. de Marelle l'appréciant beaucoup...

En février, Georges reçoit une lettre de Madeleine Forestier qui lui demande de venir la rejoindre à Cannes, Charles, son mari étant au plus mal. Il se rend au chevet de Forestier, agonisant. Charles meurt quelques jours après. Pendant la veillée funèbre, Georges Duroy propose à Madeleine de se remarier avec lui. Elle réserve sa réponse. Après l'enterrement de Charles, elle l'accompagne à la gare. De retour vers Paris, Duroy nourrit beaucoup d'espoir.

Deuxième Partie

Madeleine accepte quelques mois après, d'épouser Bel-Ami. Rêvant de noblesse, elle convainc Georges de signer ses articles "du Roy" ou " Du Roy de Cantel". Georges est devenu rédacteur politique et ils écrivent ensemble ses articles. Ils se fixent comme objectif d'aider le député Laroche-Mathieu à

accéder au pouvoir. Mais Georges a du mal à oublier son ami Forestier. Avoir pris sa place ne lui suffit pas , il éprouve vis à vis du défunt une jalousie obsessionnelle .

Georges découvre alors que le député Laroche-Mathieu mène un cour très assidue auprès de sa femme. Il en éprouve une vive jalousie et décide de se venger . Il entreprend de séduire Virginie Walter, l'épouse de son directeur, et parvient à en faire sa maîtresse.

Virginie lui apprend que Laroche-Mathieu, qui est devenu ministre des Affaires Etrangères, et son mari, M. Walter, ont organisé une spéculation très lucrative au Maroc . Georges éprouve une violente haine de ne pas avoir été mis plus tôt dans la confidence. Il décide dès lors de n'œuvrer qu'à sa seule réussite.

Il fait chanter sa femme et parvient à lui extorquer la moitié de l'héritage que vient de lui léguer un vieil amant millionnaire, Le Comte de Vaudrec. Puis il réussit à la surprendre en flagrant délit d'adultère et obtient le divorce .

Durant une réception organisée chez les Walter, Il se met à rêver d'épouser Suzanne Walter, leur fille; non par amour mais par ambition.

Il parvient à séduire Suzanne et lui annonce qu'il va l'enlever afin d'obtenir l'accord de son père pour leur mariage.

Ils se marient à la Madeleine en octobre 1883 . Le Baron Du Roy de Cantel sort de l'église au bras de sa nouvelle épouse. Il est riche et sera bientôt député puis ministre.

Les personnages de Bel-Ami

- **Georges Duroy, le personnage central du roman. Celui que l'on surnomme Bel-Ami est un arriviste absolu. Ce petit employé de 25 ans , monté à Paris pour réussir, va , grâce aux femmes qu'il a su séduire, Clotilde de Marelle, Madeleine Forestier et Virginie Walter, gravir tous les échelons d'un grand journal parisien et épouser la fille de son directeur.**

- Forestier, celui qui permet à Georges Duroy de se faire embaucher comme reporter. Il meurt au milieu du roman , ce qui permet à Duroy d'épouser sa femme.
- Madeleine Forestier, la femme de Forestier. C'est une journaliste ambitieuse prête à tout pour satisfaire sa passion de la politique. Après la mort de son mari , elle épousera Duroy. Celui-ci finira par divorcer après lui avoir extorqué sa fortune.
- Clotilde de Marelle, une jolie bourgeoise bohème. Ce sera la première maîtresse de Duroy.
- Mme Walter, la femme et la fille d'un banquier , c'est la troisième conquête de Duroy, elle est maladroite mais sincère.
- M. Walter, directeur de La Vie française, financier puissant.
- Laroche-Mathieu, député , puis Ministre des Affaires Etrangères. Amant de Madeleine Forestier , sa carrière sera brisée par Bel -Ami.
- Suzanne Walter, la fille de M. et Mme Walter. Elle s'ennuie dans sa famille bourgeoise. Elle se laissera séduire par Duroy qui parviendra à l'épouser.

Maupassant répond aux critiques qui lui ont été adressées

Bel-Ami fut publié en feuilleton dans Gil Blas entre le 6 avril et le 30 mai 1885. Les réactions des critiques furent vives et partagées. Maupassant, qui était en voyage en Italie lors de cette publication, en eut connaissance. Il adressa une réponse au rédacteur en chef de Gil Blas qui fut publiée dans le journal le 7 juin 1885. En voici quelques extraits :

Mon cher rédacteur en chef,

Au retour d'une très longue excursion qui m'a mis fort en retard avec le Gil Blas, Je trouve à Rome une quantité de journaux dont les appréciations sur mon roman Bel-Ami me surprennent autant qu'elles m'affligent (...).

Donc, les journalistes, dont on peut dire comme on disait jadis des poètes: Irritable genus, supposent que j'ai voulu peindre la Presse contemporaine tout entière, et généraliser de telle sorte que tous les journaux fussent fondus dans La vie française, et tous leurs rédacteurs dans les trois ou quatre personnages que j'ai mis en mouvement. Il me semble pourtant qu'il n'y avait

pas moyen de se méprendre, en réfléchissant un peu. J'ai voulu simplement raconter la vie d'un aventurier pareil à tous ceux que nous coudoyons chaque jour dans Paris, et qu'on rencontre dans toutes les professions existantes.

Est-il, en réalité, journaliste? Non. Je le prends au moment où il va se faire écuyer dans un manège. Ce n'est donc pas la vocation qui l'a poussé. J'ai soin de dire qu'il ne sait rien, qu'il est simplement affamé d'argent et privé de conscience. Je montre dès les premières lignes qu'on a devant soi une graine de gremlin, qui va pousser dans le terrain où elle tombera. Ce terrain est un journal. Pourquoi ce choix, dira-t-on ?

Pourquoi? Parce que ce milieu m'était plus favorable que tout autre pour montrer nettement les étapes de mon personnage; et aussi parce que le journal mène à tout comme on l'a souvent répété. Mais j'arrive à un autre reproche. On semble croire que j'ai voulu dans le journal que j'ai inventé, La vie française, faire la critique ou plutôt le procès de toute la presse parisienne.

Si j'avais choisi pour cadre un grand journal, un vrai journal, ceux qui se fâchent auraient absolument raison contre moi; mais j'ai eu soin, au contraire,

de prendre une de ces feuilles interlopes, sorte d'agence d'une bande de tripoteurs politiques et d'écumeurs de bourses, comme il en existe quelques-unes, malheureusement. J'ai eu soin de la qualifier à tout moment, de n'y placer en réalité que deux journalistes, Norbert de Varenne et Jacques Rival, qui apportent simplement leur copie, et demeurent en dehors de toutes les spéculations de la maison.

Voulant analyser une crapule, je l'ai développée dans un milieu digne d'elle, afin de donner plus de relief à ce personnage. J'avais ce droit absolu comme j'aurais eu celui de prendre le plus honorable des journaux pour y montrer la vie laborieuse et calme d'un brave homme (...). Guy de Maupassant

Quelques jugements sur Bel-Ami

"Bel-Ami...est...ce que M. de Maupassant, pour parler le langage du jour, a écrit de plus fort et je ne craindrai pas d'ajouter : ce que le roman naturaliste, le roman strictement et vraiment naturaliste a produit de plus remarquable... J'entends par là que rarement on a de plus près imité le réel, et rarement la

main d'un artiste a moins déformé ce que percevait son œil. Tout est ici, d'une fidélité, d'une clarté, d'une netteté d'exécution singulière."

Ferdinand Brunetier, Revue des deux mondes, 1 juillet 1885

"Nous avons beaucoup à apprendre de Maupassant sous le rapport de la brièveté et aussi de la compassion humaine. Sa grivoiserie cache un grand écrivain et peut-être un homme d'une grande bonté".

Julien Green, Journal, 1971

Bel-Ami est né au plus beau moment de la première grande période de spéculation qui ait marqué l'histoire de la troisième République et mérite d'être considéré comme le chef d'oeuvre qu'ait inspiré les événements de cette période.

André Vial, Guy de Maupassant et l'art du roman, 1954

Chapitre neuf

L'Argent

Zola

Le jeu boursier, un mal nécessaire

L'Argent est un roman d'Émile Zola publié en 1891. C'est le dix-huitième volume de la série les Rougon-Macquart. Le titre qui évoque une entité comme *la Terre* ou *l'Œuvre* fait de cette abstraction le thème principal du récit. Zola y dépeint le capitalisme triomphant en même temps que les prémices financières de l'écroulement final du second Empire. Ce récit n'étudie pas l'argent comme un métal monétaire que l'on thésaurise, contemple et adore. Zola se livre à l'étude des mécanismes spéculatifs. Ce roman aurait pu s'intituler plus justement la Bourse. Pourtant son auteur ne rebute pas le lecteur par des considérations techniques arides. Il a su avec beaucoup d'habileté dramatiser sa fiction inspirée d'événements réels en la transformant en un combat épique.

Résumé du roman : grandeur et décadence de la Banque Universelle

Chapitre 1 : Autour de la Bourse

Le roman commence dans un restaurant à proximité de la Bourse, institution qui va rythmer tout le récit. En 1864, dans les dernières années du second

Empire, Aristide Saccard attend le député Huret qu'il a chargé d'une démarche auprès de son frère, le puissant ministre d'État, Eugène Rougon. Zola a réutilisé¹ un des personnages principaux de *la Curée*. Aristide Saccard avait alors changé de patronyme pour ne pas gêner par ses activités douteuses son frère, homme politique parvenu au faîte du pouvoir. Il avait amassé une fortune considérable dans des opérations immobilières à la suite des grands travaux parisiens du baron Haussmann, avant de la perdre par une succession d'engagements risqués. Toujours animé d'une énergie débordante, et désireux de prendre sa revanche, il a voulu sonder l'attitude du « grand homme » à son égard avant de se lancer dans une nouvelle aventure financière. Le ministre d'État a décidé de lâcher son frère compromettant. En colère, Saccard se rend chez Busch, un inquiétant personnage spécialisé dans le recouvrement de créances douteuses. Il veut voir le frère pour se faire traduire un document. À l'occasion de cette visite, il est reconnu comme celui qui, par le passé, a abusé d'une jeune fille, l'a blessée et mise enceinte, puis a fui sans honorer le dédommagement qu'il avait promis. Revenu sur la place de la Bourse, il reçoit un coup de coude du richissime banquier Gundermann. Cet événement anodin

libère sa colère rentrée. Il décide, malgré les obstacles, de mettre en œuvre sans tarder le projet qu'il porte en lui.

Chapitre 2 : Les habitants de l'hôtel d'Orviedo

Il vend sa luxueuse propriété du parc Monceau afin de régler ses créanciers, puis loue deux étages dans l'hôtel particulier de la princesse d'Orviedo, dévote qui veut expier les fautes de son défunt mari. Saccard, qui a cédé autrefois des terrains à la princesse, a montré alors son savoir-faire. Il est devenu à cette occasion l'administrateur bénévole et dévoué de l'Œuvre du Travail, fondation de bienfaisance voulue par la princesse. Le chevalier d'industrie s'y montre d'une honnêteté scrupuleuse « simplement récompensé par cette joie des sommes considérables qui lui pass[ent] entre les mains. » Un moment tenté de devenir le collaborateur de la mystique entêtée, il se voit repoussé dans son offre de services. Le désir obsessionnel de vaincre le banquier Gundermann prend alors corps en lui. Dans l'hôtel d'Orviedo, il fait la connaissance de Georges et Caroline Hamelin, un ingénieur et sa sœur. Ils ont exercé en Égypte et en Orient, mais depuis leur retour à Paris, ils végètent. Pourtant ils ont

constitué au cours de leur séjour à l'étranger un portefeuille de projets qui attendent seulement de trouver des capitaux. Les voisins deviennent familiers. Madame Caroline devient la gouvernante du ménage de Saccard. Un soir de tristesse, elle se donne à lui sans amour. S'installera plus tard une liaison peu satisfaisante. Les nouveaux amis rêvent éperdument sur les projets de l'ingénieur. Peu à peu Saccard met au point sa stratégie.

Chapitre 3 : La création de la Banque Universelle

Saccard se lance dans la recherche de ceux qui siégeront au syndicat des premiers gros investisseurs dans le capital de sa banque, ceux qui assureront le succès de l'émission des actions par achat des quatre cinquièmes contre une rétribution privilégiée. Il lui faut trouver ceux qui donneront confiance au monde financier, mais en même temps des personnes peu regardantes sur la régularité des opérations. Il commence par se rendre chez son ennemi Gundermann en connaissant par avance la réponse méprisante du banquier, mais Saccard a besoin de venir défier son adversaire.

Chapitre 4 : Installation de la banque dans l'hôtel d'Orviedo

Saccard a réussi à circonvenir la propriétaire des lieux. En jouant habilement sur les dessous religieux de l'affaire, il a arraché à la pénitente l'autorisation d'implanter les locaux de la banque dans son hôtel. Madame Caroline demeure inquiète sur la légalité de la fondation qui n'a pas souscrit la totalité du capital. Saccard s'enflamme, expose son projet de faire de la Banque Universelle un paravent qui, derrière ses opérations classiques de dépôt et d'escompte, servira à attirer les capitaux et, par la spéculation, à financer les projets industriels de l'ingénieur. Saccard recrute Sabatani comme homme de paille pour couvrir les opérations illégales et surtout Jantrou, un professeur chassé de l'Université, pour créer le tapage journalistique autour de son affaire. Se présente alors sa future clientèle : la noblesse désargentée en la personne de la comtesse de Beauvilliers, les joueurs à tout crin avec la baronne Sandorff, Dejoie qui représente le « petit capitaliste aux économies grattées sou à sou ».

Chapitre 5 : Un premier semestre difficile

Busch est venu rendre visite à Madame Caroline pour lui révéler l'existence de Victor, le fils naturel de Saccard. La jeune femme émue se rend aussitôt à la

Cité de Naples, un ensemble de taudis sur lesquels règne la Méchain. Elle conduit l'enfant à l'Œuvre du Travail pour le soustraire à sa misère vicieuse. C'est pour elle l'occasion de plonger dans le passé trouble de Saccard. Ce soin de Victor qui réveille une maternité non épanouie la conduit à devenir la maîtresse du père. Les débuts de la banque sont parsemés d'embûches aussi Saccard doit-il se montrer très prudent. Les préventions de Madame Caroline à son égard tombent. À la fin du printemps 1865, Saccard décide de doubler le capital de la banque pour fournir les crédits nécessaires aux projets d'Hamelin. Mais déjà une partie de la souscription reste dans les coffres de l'Universelle. Ces bonnes nouvelles économiques font monter rapidement le cours de l'action et la fièvre spéculative.

Chapitre 6 : Le coup de Sadowa

Saccard se sert habilement de la presse pour réaliser sa publicité, acheter les adversaires, faire pression sur le pouvoir en place et manipuler l'opinion publique. Tout est conçu pour attirer l'épargne populaire par des gains faciles et rapides. Toute la Bourse joue à la baisse en raison de la guerre où

s'affrontent la Prusse, l'Italie et l'empire austro-hongrois. À la suite d'une indiscretion de Huret qui a surpris une dépêche confidentielle sur le bureau du ministre Rougon, Saccard, qui est seul à savoir que la paix va survenir après la victoire de Sadowa (juillet 1866), joue à la hausse et rachète toutes les actions disponibles pour réaliser une plus-value exceptionnelle. Dans la foulée, il décide d'un nouveau doublement du capital de la banque. L'action stationnaire repart brusquement à la hausse. Saccard continue la politique risquée de détenir illégalement un nombre important de ses propres actions. Il décide en fin d'année de transférer la banque dans des locaux plus vastes rue de Londres pour bâtir le palais de ses rêves. Un soir, Madame Caroline découvre que Saccard la trompe avec la baronne Sandorff.

Chapitre 7 : Une prise de conscience douloureuse

Cette trahison réveille les préventions de la jeune femme qui sont confirmées par les confidences de Maxime sur son père, un soir où Madame Caroline n'en peut plus de tristesse. Saccard « s'était vendu lui-même, et il la vendrait elle aussi, il vendrait son frère, battrait monnaie avec leurs cœurs et leurs

cerveaux. » Décidée à s'enfuir, elle reste cependant pour servir les généreux projets de son frère, ayant compris que l'argent corrupteur est source de progrès.

Chapitre 8 : L'emballlement programmé de la machine financière

Au printemps de 1868, au début de l'Exposition universelle qui consacre le succès de l'Empire, Saccard inaugure les nouveaux locaux somptueux de l'Universelle. Le luxe tapageur du nouveau bâtiment succède au recueillement monacal de l'hôtel d'Orviedo. À l'été, Saccard veut encore une augmentation du capital et entend financer une partie du prix de l'action sur les dividendes à attendre, « dans le surchauffement mensonger de toute la machine, au milieu des souscriptions fictives, des actions gardées par la société pour faire croire au versement intégral, sous la poussée que le jeu déterminait à la Bourse, où chaque augmentation du capital exagérait la hausse ! ». Saccard se laisse griser par son succès au point de perdre tout discernement quant à la fragilité de l'édifice. Il achète les administrateurs, suscite des débats truqués, communique sa ferveur aux personnes les plus hésitantes : les dames de

Beauvilliers, Dejoie... Il emporte l'adhésion des Hamelin réticents et soupçonneux. Étourdi par son pouvoir tout neuf, il déclare ouvertement la guerre à son frère, le ministre, et à Gundermann.

Chapitre 9 : Premiers nuages

Un clan de baissiers avec à sa tête Gundermann estime que l'action est surévaluée. Il vend par petites quantités sans que la montée de l'action ne faiblisse. Sur l'instigation de Jantrou, la baronne Sandorff est allée proposer au banquier juif de le renseigner sur Saccard. Huret a trahi lui aussi en se réconciliant avec le frère ministre et en vendant ses actions. Delcambre, le rival malheureux dans la possession de la baronne Sandorff, a été nommé ministre de la Justice. Les premiers nuages s'amoncellent. En cette fin d'année 1868, l'action dépasse les 3000 francs. Saccard se sent menacé néanmoins par les baissiers et sursaute quand Madame Caroline lui avoue qu'elle a vendu, désireuse de stabiliser l'action à sa valeur réelle.

Chapitre 10 : Austerlitz et Waterloo

Le directeur de l'Universelle est obligé d'acheter ses propres actions pour soutenir le cours. La dernière séance de l'année promet une belle bataille. Longtemps indécise, elle tourne en faveur de Saccard. Par une habile manœuvre d'achats à la Bourse de Lyon qui se répercute à Paris, le stratège Aristide met ses ennemis en déroute. Au début de 1869 le marché revient à plus de réalisme et commence à crever la bulle spéculative. Saccard voit inexorablement la valeur de l'action s'éroder. À force de vouloir acheter ses actions pour soutenir le cours, il se voit dépossédé de toute trésorerie. Gundermann qui peut s'appuyer sur d'importants fonds propres est en train de le laminer. Saccard en est réduit à escompter des papiers de complaisance à l'étranger. La baronne Sandorff qui a fouillé ses affaires va révéler en vain ce secret à Gundermann alors que le banquier juif doute pour la première fois. La défaite de Saccard est désormais inéluctable. Après sa victoire d'Austerlitz, Saccard va connaître son Waterloo à cause de la défection de son allié Daigremont.

Chapitre 11 : Le grand craquement

Toujours combatif, Saccard va être perdu par son frère Rougon qui voit en lui une bonne occasion de donner des gages à une opposition libérale anticatholique, par Gundermann qui accepte de souscrire à un emprunt d'État sous réserve que le marché soit assaini, et par le ministre de la Justice Delcambre qui veut assouvir sa vengeance de rival éconduit. Sur une plainte de Busch pour escroquerie, Saccard et Hamelin sont arrêtés, l'Universelle est mise en faillite. Les petits porteurs sont ruinés. La baronne Sandorff se donne à Jantrou dans l'espoir d'échapper à la catastrophe financière. Pendant ce temps ce sont des faillites en cascade, puis le suicide de l'agent de change Mazeaud. La crise secoue toute la place de Paris.

Chapitre 12 : Le solde des comptes

Tandis que le procès de l'Universelle tarde à se lancer, les désastres se poursuivent, plus intimes cependant. Les dames de Beauvilliers sont obligées de se retirer dans une pension pour faire face à leurs énormes dettes. Victor, le fils naturel marqué par l'hérédité paternelle, viole la fille à l'Œuvre et s'enfuit de l'institution. Ces événements conduisent Madame Caroline à

accuser Saccard de tous les maux alors même que les victimes continuent à conserver leur confiance et leur estime au directeur de l'Universelle. Le grand homme n'a été abattu que par un complot pensent-elles. Puis, sous l'influence de son frère, elle accepte de revoir Saccard une dernière fois. Les deux amants se séparent définitivement, toute colère apaisée, après que Madame Caroline reprend conscience de sa force de vivre au contact de l'énergie entêtée et grandiose d'Aristide. À la fin de 1869, Saccard passe enfin en correctionnelle, bataille héroïquement devant le tribunal et se voit condamné à cinq ans de prison. Pendant les délais d'appel, sur l'instigation de son frère qui craint pour sa propre popularité, il quitte la France et se rend en Hollande ; il s'y consacre à une affaire colossale : l'assèchement d'immenses marais.

Un roman naturaliste

Les Rougon-Macquart sont sous-titrés « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire ». C'est que Zola entend bien peindre une fresque sociale servant non seulement de toile de fond aux aventures

romanesques de ses personnages, mais plus encore de conditionnement sociologique à leur existence. Pour l'écrivain naturaliste, le héros romanesque est façonné par son hérédité et l'Histoire, particulièrement par la société de son temps.

Ici, Zola prétend moins que dans d'autres récits devenir un romancier du futur en soumettant ses personnages à des expériences destinées à mettre en lumière le dynamisme des comportements déterminés par l'hérédité et le milieu. Seul, Victor semble répondre à cette empreinte génétique. Il est défini comme une « bête écumant du virus héréditaire ». En revanche l'empreinte sociologique reste forte et l'on peut dire que, dans sa volonté d'étudier la société du second Empire, Zola réalise une véritable sociologie de l'argent.

Un roman sociologique

L'Argent aborde le thème de la Bourse, de la spéculation qui s'y déroule et des scandales qui en découlent. C'est aussi le roman de la décadence financière de la deuxième puissance économique de l'époque ainsi que du régime politique qui la dirigeait.

L'Argent aborde trois domaines financiers :

La banque

Zola décrit un système économique en partie « intermédié » dans lequel les banques jouent un rôle intermédiaire de collecteur de fonds entre les agents à besoin de financement et les agents à capacité de financement. La banque se justifie par la transformation des dépôts de court terme de sa clientèle en prêts à moyen et à long terme mais au prix de risques importants de liquidité, de taux de rémunération... qui la fragilisent. Les capitaux sont alors enserrés dans une économie d'endettement. Les premiers mois de l'Universelle relèvent de cette étape. Le nouvel établissement développe ces fonctions classiques, elle sert un habituel cinq pour cent aux actionnaires.

Le bâtiment est la façade honorable qui dissimule les complots des financiers. Les locaux sont une publicité vivante destinée à faire perdre toute raison au client, une invitation permanente à rêver, une imprégnation des esprits par la richesse des ors, la brillance et la solidité des marbres, la profusion des guichets et des services. Rien n'est donc trop beau ou trop clinquant pour

Saccard qui veut très vite quitter l'austérité initiale de l'hôtel d'Orviedo pour le palace de la rue de Londres. Notre homme croit infiniment dans les signes extérieurs de richesse pour donner confiance.

En effet, derrière ce décor de théâtre, se joue la véritable pièce. En coulisse, quelques initiés définissent la stratégie et manipulent le conseil d'administration. Hommes de paille, administrateurs somnolents dont le sommeil est acheté par des primes spéciales, comparses véreux derrière une apparence honorable s'engraissent sur l'affaire tant qu'elle a du crédit mais s'empressent de quitter la barque dès les premières secousses.

La Bourse

La Bourse de valeurs manifeste le passage à une économie « désintermédiée ». Elle permet la rencontre entre les épargnants et les demandeurs de capitaux sur le marché financier. Les entreprises et l'État y émettent des titres financiers, ces obligations qui révulsent Saccard par leurs gains sûrs mais médiocres. Dans le système décrit par Zola, les banques

continuent cependant de jouer un rôle essentiel. Quelques individus fortunés comme la baronne Sandorff ou Daigremont interviennent directement sur le marché par les agents de change ou les remisiers. Seul l'ancien militaire Chave semble participer en tant que petit boursicotier pour réaliser des opérations réduites avec une extrême prudence. Tous les autres passent par la banque. Il est vrai que pour eux la Bourse reste un monde mystérieux.

La Bourse décrite par Zola correspond à un état historique de marché à la « criée » (système de cotation par enchères) dirigé par les ordres d'achat et de vente. Un tel système ne permet pas la fixation des cours en continu. C'est pourquoi il faut procéder à des liquidations journalières où les cours sont arrêtés. Les acteurs profitent des fluctuations entre elles pour réaliser des gains. L'organisation financière d'alors est fragile en raison du manque d'une autorité de tutelle chargée de la protection de l'épargne, du contrôle des opérations financières et de l'information donnée au public, ce qui explique en partie l'ampleur de la crise qu'elle va connaître.

Au travers de quelques personnages à la psychologie sommaire, Zola nous

présente tout le petit monde qui gravite autour du marché des valeurs. Voilà d'abord les agents de change chargés de négocier les ordres de leurs clients. Ces acteurs sont propriétaires de leur charge. Ils sont responsables sur leurs fonds personnels du paiement des transactions négociées en Bourse pour le compte des donneurs d'ordre. En pratique ils n'exigent pas le paiement des sommes engagées au jour le jour par leurs mandataires, mais proposent le règlement à terme⁵ pour solder les comptes résultant des achats et des ventes. Ils se rémunèrent à la commission. Certains agissent en outre pour leur propre compte sur leurs fonds propres. Deux attitudes s'affrontent : les « haussiers » à l'optimisme indestructible, croyant à un progrès indéfini ; les « baissiers » au pessimisme inhibiteur dans l'attente de catastrophes inéluctables. Dans tous les cas, seuls réussissent les perspicaces capables d'anticiper les retournements de tendance.

Les courtiers emploient de nombreux commis, les remisiers⁶, chargés de porter les ordres à la corbeille. Ces jeunes employés mènent grand train. La plupart, dépourvus de biens propres, utilisent les sommes engagées par les clients pour réaliser des plus-values grâce au laps de temps écoulé entre

l'ordre et son paiement effectif. Tous ces jeunes employés espionnent à qui mieux mieux pour dérober l'information gagnante.

Il y a aussi quelques marginaux interlopes, ces intermédiaires véreux qui permettent aux banquiers ou aux donneurs d'ordre peu scrupuleux de réaliser des opérations illégales en sous-main. Il en va ainsi de Sabatani, ce croisement d'Italien et de juif levantin dont la réputation sulfureuse⁷ est soulignée par le patronyme qui mélange sabbat et Satan.

Ce monde de la finance se partage entre le petit nombre des prudents à la vie familiale quasi irréprochable, et les flambeurs majoritaires. Ces derniers s'épuisent dans une vie mondaine factice où il faut, pour afficher son succès, paraître au bras des actrices à la mode ou accéder secrètement aux alcôves des têtes titrées.

Le récit aborde donc les rapports qui existent entre l'argent et la libido.

C'est ainsi que Jantrou utilise par avance un des ressorts de la publicité moderne, la stimulation du rêve par les images impudiques du corps féminin :

« il courut même une plaisanterie, on raconta qu'il avait fait tatouer ces mots : Achetez de l'Universelle, aux petits coins les plus secrets et les plus délicats des dames aimables ».

Le désir féminin se manifeste dans l'admiration pour les gagnants, la soumission au vainqueur ou plus sordidement dans la vénalité des relations. Les Chuchu, Germaine Cœur et autres théâtrales parasites sont accomplies dans le personnage anecdotique de Madame de Jeumont, celle qui avait tarifé autrefois sa nuit d'amour avec l'empereur à cent mille francs, celle que Saccard s'offre pour deux cent mille francs afin d'afficher sa victoire financière et son pouvoir tout neuf sur Paris. Seule, Madame Comin, la gentille papetière, se refuse au parvenu et fait bien la différence entre argent et plaisir physique. Pourtant la femme la plus étrange reste la baronne Sandorff, cette nymphomane dont le désir s'est mué en passion du jeu jusqu'à la rendre frigide.

Le désir masculin s'exprime chez les joueurs par le besoin d'étaler la réussite, de proclamer la volonté de puissance en piquant l'envie des concurrents. Il

faudrait pourtant aller plus loin dans l'analyse. Zola oppose deux comportements. Gundermann est un ascète, un bourreau de travail, il consacre toute son énergie à la gestion de ses biens. Les femmes n'ont plus de place dans sa vie. Tout y est soumis à l'autorité d'une froide logique qu'aucun désir ne vient distraire. À l'opposé, Saccard est impulsif, jouisseur. L'argent est censé lui apporter les plaisirs : nourriture, boisson et surtout la possession des corps féminins désirables. Saccard est resté vert pour son âge. Il en tire fierté. Il mesure l'efficacité de ses efforts à l'aune de ses bonnes fortunes. L'exercice de sa génitalité est le baromètre de son énergie virile, de sa capacité à entreprendre. En fait c'est la même énergie qui est employée dans la bataille financière et dans l'amour. « Il vivait [...] dans un tel désir, dans une telle anxiété du succès, que ses autres appétits allaient en rester comme diminués et paralysés, tant qu'il ne se sentirait pas triomphant, maître indiscuté de la fortune. » C'est une des raisons pour lesquelles Saccard sera défait : il a dissipé son énergie vitale, il s'est laissé distraire quand son adversaire n'a cessé de rester concentré sur la bataille.

Le recouvrement des dettes et le contentieux

Busch est cet odieux personnage chargé des basses œuvres. Son métier, nous dit Zola, est de vivre de la misère d'autrui. Son bureau est une caverne d'Alibaba remplie de titres dépréciés, de créances douteuses, de reconnaissances de dettes rachetés à vil prix et valorisés par un long, minutieux travail de recherche des individus. Cet emploi consiste à quadriller Paris par un réseau d'informateurs, à analyser des dossiers, à amasser des informations puis, lorsque le gibier a été retrouvé, d'attendre le moment propice, celui d'une émergence à la lumière, pour fondre sur lui, le faire chanter, l'intimider et lui arracher des sommes exorbitantes. Busch et son aide la Méchain appartiennent à la race des charognards.

Un roman engagé

Zola s'est attaché à évoquer deux systèmes économiques :

- le capitalisme

- le communisme marxiste. Cette conception d'un nouvel ordre social est incarnée par le doux rêveur Sigismond Busch, frère du terrible recouvreur de créances. Disciple de Marx, il théorise ce besoin de justice en imaginant une redistribution du capital en faveur des plus démunis.

Zola évoque trois âges de la propriété :

- les origines avec le troc, l'échange de services. C'est l'ère archaïque.
- la création de la monnaie qui banalise les échanges, permet de normaliser les valeurs et culmine avec la propriété foncière, c'est l'ère rurale dominée par la puissance nobiliaire dont la révolution industrielle vient de sonner le glas. La comtesse de Beauvilliers le reconnaît naïvement : « je m'imaginai que la terre seule, la grande propriété devait nourrir des gens tels que nous... » Saccard lui répond en lui assénant de manière condescendante son credo d'entrepreneur moderne : « Mais, madame, personne ne vit plus de la terre... L'ancienne fortune domaniale est une forme caduque de la

richesse, qui a cessé d'avoir sa raison d'être. Elle était la stagnation même de l'argent, dont nous avons décuplé la valeur, en le jetant dans la circulation, et par le papier-monnaie, et par les titres de toutes sortes, commerciaux et financiers. C'est ainsi que le monde va être renouvelé, car rien n'était possible sans l'argent, l'argent liquide qui coule, qui pénètre partout, ni les applications de la science, ni la paix finale, universelle... Oh ! la fortune domaniale ! elle est allée rejoindre les pataches. On meurt avec un million de terres, on vit avec le quart de ce capital placé dans de bonnes affaires, à quinze, vingt et même trente pour cent. » Ces propos trahissent la revanche caustique de la bourgeoisie sur l'aristocratie. Zola note aussi le risque qu'encourt la monnaie en perdant le contact avec la réalité terrienne. L'argent perd sa consistance solide pour devenir liquide, il peut ainsi irriguer tous les secteurs de l'économie au risque de s'évaporer...

- l'époque moderne avec la dématérialisation partielle de la masse monétaire. La Bourse est l'outil moderne de l'ère industrielle, elle autorise une meilleure mise en circulation de l'argent. La Bourse

permet aux entrepreneurs de trouver des fonds pour leurs projets. L'argent se coupe du réel. Il y a le risque mortel de la spéculation financière, du jeu (l'argent produit l'argent, il n'est plus le produit du travail). S'il aliène la classe ouvrière, il démocratise la fortune par une certaine aisance des classes moyennes. L'argent est en outre destructeur du lien social et de l'homme.

Un roman historique

Zola irrigue son roman sur l'argent moderne par une politique de grands travaux et d'entreprises financières à l'image de ce qu'a réalisé le second Empire. Napoléon III avait fait décoller l'économie par la constitution accélérée d'un réseau ferroviaire, par une augmentation des surfaces agricoles, par la création d'établissements bancaires comme le Crédit mobilier des frères Pereire dont la réussite paraissait envoûtante et par la faveur accordée aux rentiers et aux boursiers. De même Zola lance Saccard sur les projets grandioses d'Hamelin et met la Banque Universelle au service d'un système de transports apte à donner la prospérité par la circulation des biens

et des personnes. Lorsque, abattu par ses imprudences, ce même Saccard doit s'exiler en Hollande, ce sera pour se lancer dans des travaux gigantesques de poldérisation. Toujours ces rêves grandioses d'aménagement du territoire, ces modernes travaux d'Hercule !

Saccard est chargé d'illustrer la fièvre spéculative qui a parcouru le second Empire. Le roman aurait pu s'appeler « Grandeur et décadence financière de l'Empire français ». Comme les historiens du temps, Zola voit dans la ruine de la France de Napoléon III des causes morales ; « Saccard [...] ramenait aux difficultés de sa situation personnelle cette crise où l'empire semblait entrer. Lui, une fois encore, était par terre est-ce que cet empire, qui l'avait fait, allait comme lui culbuter, croulant tout d'un coup de la destinée la plus haute à la plus misérable ? Ah ! depuis douze ans, qu'il l'avait aimé et défendu, ce régime où il s'était senti vivre, pousser, se gorger de sève, ainsi que l'arbre dont les racines plongent dans le terreau qui lui convient. Mais, si son frère voulait l'en arracher, si on le retranchait de ceux qui épuisaient le sol gras des jouissances, que tout fût donc emporté, dans la grande débâcle finale des nuits de fête ! »

La prospérité du début du règne a été engloutie par des campagnes hasardeuses comme celle du Mexique, par l'aveuglement en politique étrangère sur le travail de sape du chancelier Bismarck, par le manque de courage, les attermolements impériaux à l'égard du voisin prussien, mais surtout en raison de la dissipation des fonds publics dans des dépenses de prestige à la gloire du régime comme l'Exposition universelle de 1867. Zola note aussi les progrès du socialisme qui ont conduit l'empereur à libéraliser son régime. La crise financière a également des causes politiques, elle a été alimentée par la perte de confiance dans l'autorité et la clairvoyance de l'empereur. Tout culmine, avant *la Débâcle*, avec le désastre de Sedan. Si Zola a avancé de 1882 à 1869 la déroute bancaire qui lui a servi de modèle, c'est bien pour marquer l'interpénétration des Histoires financière et politique. Ainsi l'ascension et la chute de la Banque Universelle sont-elles les conséquences des vellétés et de l'aveuglement comme de l'affairisme et de la corruption de l'Empire avant d'en être le symbole éclatant. Zola souligne à plusieurs reprises le retour cyclique de ces crises tous les dix ou quinze ans. Mais celle-là présente un caractère exemplaire de gravité dans ses causes et

ses conséquences : « cette fois, derrière cette fumée rousse de l'horizon, dans les lointains troubles de la ville, il y avait comme un grand craquement sourd, la fin prochaine d'un monde. »

Zola expose aussi dans son roman ses thèses sur les relations de l'argent et de l'écrivain. Déjà dans « L'Argent dans la littérature » (Le Messager de l'Europe, mars 1880 ; Le Voltaire, juillet 1880) il s'était livré à une sociologie de la littérature, il avait noté que les écrivains du passé avaient dû obéir aux volontés des puissants et s'étaient réfugiés dans de stériles querelles de métier dans les salons. En revanche les auteurs contemporains, qui vivaient honnêtement de leur plume pouvaient se montrer indépendants à l'égard du pouvoir politique et choisir librement leurs sujets. Zola s'est souvenu de ses difficultés du début. Il s'est peint dans le petit Jordan, personnage idéaliste, travailleur, journaliste et homme de lettres qui ne se laisse pas corrompre et cherche sans cesse à placer ses œuvres pour faire vivre son ménage.

Chapitre dix

L'assommoir

Zola

L'Assommoir un ouvrage totalement consacré au monde ouvrier et, selon Zola, « le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple »¹ L'écrivain y restitue la langue et les mœurs des ouvriers, tout en décrivant les ravages causés par la misère et l'alcoolisme. À sa parution, l'ouvrage suscite de vives polémiques car il est jugé trop cru. Mais c'est ce réalisme qui, cependant, provoque son succès, assurant à l'auteur fortune et célébrité.

Résumé

Gervaise et Coupeau travaillent dur, gagnant de quoi vivre avec un peu plus d'aisance tout en faisant des économies. La blanchisseuse rêve d'ouvrir sa propre boutique mais un accident la contraint à différer son projet : Coupeau tombe d'un toit sur lequel il travaillait. Quitte à y consacrer toutes les économies du ménage, Gervaise décide de soigner son mari à la maison plutôt que de le laisser partir à l'hôpital, de triste réputation.

La convalescence de Coupeau est longue. Il garde une rancœur envers le travail, prend l'habitude de ne rien faire et commence à boire. Gervaise s'en

accommode.

C'est auprès de leur voisin Goujet, un forgeron amoureux d'elle mais qui n'ose le lui avouer, que Gervaise trouve l'argent lui permettant d'ouvrir sa blanchisserie. Elle y acquiert très vite de l'aisance. Elle a plusieurs ouvrières : Mme Putois, Clémence et une apprentie, Augustine. Par un travail acharné, Gervaise parvient à nourrir tout son monde. Elle aime faire plaisir, elle invite à manger plutôt que de rembourser ses dettes ; gourmande, elle grossit. Coupeau, quant-à lui, boit de plus en plus, des alcools et pas seulement du vin.

La situation se détériore encore avec le retour de Lantier. Il réapparaît le soir d'un fameux dîner au cours duquel Gervaise, pour sa fête, sert une oie à ses invités ; c'est le signe d'une certaine réussite, mais aussi la première étape de sa chute implacable. Coupeau accepte d'héberger Lantier, moyennant une pension que celui-ci ne paiera jamais. Les deux hommes mènent belle vie, mangeant et buvant tout ce que gagne Gervaise pendant que celle-ci s'épuise à la boutique. Ses dettes augmentent. Elle refuse de partir avec Goujet et, par lâcheté, laisse Lantier redevenir son amant. Coupeau boit de plus en plus.

Gervaise voit son commerce péricliter. De déchéance en déchéance, elle doit le vendre et sombre progressivement dans la misère. Elle perd l'estime de Goujet, se bat régulièrement avec Coupeau et, à son tour, commence à boire. Coupeau, pris de crises de délire, fait périodiquement des séjours à Sainte-Anne. Pour survivre, Gervaise en vient à tenter de se prostituer. Lantier, en bon parasite, s'est installé chez les Poisson, l'épicerie qui a remplacé la boutique de Gervaise.

Gervaise voit mourir Coupeau à Sainte-Anne - les crises de *delirium tremens* de Coupeau sont un des moments forts du roman. Elle se retrouve pratiquement à la rue, réduite à la mendicité. Elle meurt victime de la faim et de la misère, dans un réduit situé sous l'escalier de l'immeuble. Personne ne la voit mourir et c'est l'odeur qui alerte les voisins.

Personnages

- Gervaise Macquart : elle est au centre du roman ; fille d'Antoine Macquart et Joséphine Gavaudan (*La Fortune des Rougon*), elle est la sœur de la charcutière Lisa Quenu (*Le Ventre de Paris*) ; les deux

sœurs ne se voient jamais ; Gervaise est boiteuse de naissance ; travailleuse, elle a très bon cœur, quitte à en être faible voire lâche ; elle a horreur de faire de la peine aux gens ; « Elle était complaisante pour elle et pour les autres, tâchait uniquement d'arranger les choses de façon à ce que personne n'eût trop d'ennuis » (chapitre IX) ; au fil du roman, Gervaise est entraînée vers la paresse, la gourmandise et l'alcoolisme.

- **Coupeau** : ouvrier zingueur, honnête et travailleur au début du roman ; jusqu'à sa chute d'un toit, il reste sobre en souvenir de son père alcoolique ; sa rancœur envers le travail et la peur de remonter sur les toits le font sombrer dans l'ivrognerie et la paresse ; il devient la proie d'affreuses crises de *delirium tremens* ; il est interné sept fois à l'hôpital Sainte-Anne, où il décède.
- **Auguste Lantier** : ouvrier tanneur puis chapelier, beau parleur, dépensier et infidèle ; père de Claude et Étienne ; après avoir dépensé l'héritage de Gervaise, il l'abandonne, elle et ses enfants ; il a une mentalité de parasite ; il réapparaît au cours du roman et s'installe

chez les Coupeau, puis, lorsque ceux-ci vendent la boutique, chez les Poissons, Virginie et son mari, qui ont racheté le commerce pour en faire une épicerie ; Lantier, vivant des femmes, lorsque les Poissons seront à leur tour épuisés, il fera en sorte qu'une tripière reprenne le magasin.

- Claude Lantier : fils aîné de Lantier et Gervaise ; au cours du roman, il est envoyé à Plassans chez un vieux monsieur, amateur de tableaux, qui, trouvant que Claude dessine bien, veut se charger de son éducation. Il était apparu dans *Le Ventre de Paris* et sera le héros de *L'Œuvre*.
- Étienne Lantier: second fils de Lantier et Gervaise ; il travaille à la forge avec Goujet, puis part à Lille chez un mécanicien. Il deviendra par la suite le héros de *Germinal*.
- Anna Coupeau, dite *Nana*: fille de Coupeau et Gervaise ; enfant, passant avec sa mère voir son père sur un chantier, elle l'appelle et il tombe du toit ; grandissant, elle règne sur les galopins du quartier ;

elle quitte la maison au cours du roman, a des amants et se fait entretenir.

- **Goujet** : voisin de Gervaise et Coupeau ; il vit avec sa mère ; il est forgeron, d'une force impressionnante ; sobre et économe, il est secrètement amoureux de Gervaise ; avec sa mère, il prête à Gervaise la somme nécessaire pour ouvrir la blanchisserie ; elle ne parviendra jamais à les rembourser ; Goujet travaille avec noblesse, soigne son travail ; c'est le type même du bon ouvrier.
- **Les Lorilleux** : sœur et beau-frère de Coupeau ; ouvriers bijoutiers en chambre, ils fabriquent des chaînettes d'or ; leur logis est crasseux ; ils survivent par leur travail et leur avarice ; Mme Lorilleux n'aime pas Gervaise qu'elle surnomme « La Banban » (pour « La Bancale » sans doute) ; elle est jalouse de cette belle-sœur qui parvient à s'établir dans un commerce ; les Lorilleux refusent d'aider Gervaise lorsque celle-ci sombre dans la misère.
- **Maman Coupeau** : mère de Coupeau ; lorsqu'elle ne peut plus subvenir à ses besoins, les Lorilleux ne voulant pas l'aider, elle est recueillie

par Gervaise et Coupeau ; au fil du roman, c'est elle qui va au Mont-de-piété mettre en gage les biens du ménage ; cancanière, elle reste chez Gervaise et Coupeau jusqu'à sa mort.

- **Virginie Poisson** : sœur d'Adèle pour qui Lantier abandonne Gervaise et ses enfants ; Virginie et Gervaise se battent au lavoir, dans une scène furieuse, au début du roman ; plus tard, c'est Virginie qui rachète la boutique de Gervaise pour s'y installer dans l'épicerie fine ; elle emploie alors Gervaise qui, pour survivre, est prête à toutes les besognes.
- **Mme Lerat** : sœur de Coupeau et de Mme Lorilleux ; elle travaille chez une fleuriste qui accepte de prendre Nana comme employée.
- **Augustine** : apprentie blanchisseuse à la boutique de Gervaise ; dans tout le roman, elle est désignée par "ce louchon d'Augustine", sans doute à cause d'un fort strabisme.
- **Bibi-la-Grillade** : ouvrier tanneur, alcoolique : il est le témoin de Coupeau pour son mariage.

- **Bec-Salé dit Boit-Sans-Soif** : forgeron travaillant dans la même forge que Goujet ; alcoolique.
- **Mes-Bottes** : gros mangeur, compagnon de boisson de Coupeau.
- **Les Boche** : concierges de la maison ouvrière de la rue de la Goutte d'Or.
- **Le père Bazouge** : le croque-mort qui enterrera Gervaise. Habitant dans l'immeuble des Lorilleux, il est en quasi-permanence ivre, ne respecte que rarement le protocole et effraie Gervaise.

Commentaires

Préparation et origines

Dans l'Assommoir, Zola a la volonté de montrer la réalité des milieux ouvriers. C'est un monde qu'il a côtoyé dans sa jeunesse lorsqu'avec sa mère ils se sont installés à Paris, vivant modestement dans une seule pièce, ou lorsqu'il a travaillé aux docks puis à la Librairie Hachette, entre 1860 et 1865, avant qu'il ne commence à collaborer à des journaux qui lui permettront de changer de domicile². Cette partie de la population est alors

très peu représentée dans la littérature, ou seulement de manière idéalisée. Zola souhaite décrire les choses telles qu'elles sont. Ainsi, il affirme que « Ce serait faire preuve de courage que de dire la vérité et de réclamer, par l'exposition franche des faits, de l'air, de la lumière et de l'instruction pour les basses classes ». Son projet se révèle donc selon lui la « peinture d'un ménage d'ouvriers à notre époque. Drame intime et profond de la déchéance du travailleur parisien sous la déplorable influence du milieu des barrières et des cabarets ». Comme à son habitude, Zola écrit un épais dossier préparatoire³ dans lequel il consigne, entre autres, quantités d'informations sur le quartier de la Goutte d'Or où il situe l'action.

Explication du titre

Le sujet principal traité par le livre est le malheur causé par l'alcoolisme. Dans le roman, un des principaux lieux de débauche est *l'Assommoir*, débit de boissons tenu par le père Colombe. Le nom du marchand de vin est ironique, la colombe étant symbole de paix alors que le cafetier et ses boissons apportent la violence et le malheur chez ses clients. Au milieu du café, trône le

fameux alambic, sorte de machine infernale dont le produit, un alcool frelaté, assomme ceux qui en boivent. Au fil du roman, l'alambic devient le monstre dévorant ses victimes. C'est cette machine qui va chaque fois enlever un peu plus de bonheur à Gervaise. D'abord Lantier, puis Coupeau, et enfin elle-même qui, ruinée, devra vendre son commerce - sa réussite - puis sombrera dans la misère pour finalement mourir de faim.

Place de L'Assommoir dans les Rougon - Macquart

Gervaise est la fille d'Antoine Macquart et de Joséphine Gavaudan. Elle est la sœur de Jean et Lisa Macquart. Cependant, ces informations ne peuvent être connues par la seule lecture du roman, mais par l'arbre généalogique publié par Zola et par le premier roman de la série, *La Fortune des Rougon*. Dans celui-ci, on trouve, entre autres, des explications sur l'infirmité de Gervaise (alcoolisme d'Antoine Macquart et violence vis-à-vis de sa femme, enceinte de Gervaise), ainsi qu'un début de description du penchant de Gervaise pour l'alcool, buvant de l'anisette avec sa mère. L'action de *L'Assommoir* commence après que Lantier a emmené Gervaise et leurs enfants à Paris. Très

peu de passages mentionnent la vie de Gervaise en province, à Plassans, et pratiquement rien n'est dit de sa famille, si ce n'est qu'elle aurait une sœur charcutière à Paris.

Thèmes principaux

Dans *L'Assommoir*, Zola décrit la vie de la classe ouvrière, au jour le jour, dans un grand souci de vérité. Le réalisme du tableau donne toute sa force à la dénonciation de la misère du peuple. Pour Zola, « C'est de la connaissance seule de la vérité que pourra naître un état social meilleur ». Les ravages de l'alcoolisme sont au cœur du récit, thème que Zola s'attache à creuser, noircissant même sans doute la réalité. L'auteur dépeint la diversité du monde ouvrier : diversité des métiers, diversité des types d'ouvriers. Repasseuses, blanchisseuses, cardeuses, chaînistes, boulonniers, zingueurs, serruriers apparaissent, entre autres, dans le quartier de la Goutte d'Or, et parmi eux de bons ouvriers (Goujet), de beaux parleurs, profiteurs (Lantier), des alcooliques (Coupeau, Bibi-la-Grillade), de vieux ouvriers abandonnés (le père Bru). Leur travail présente diverses facettes, et toutes ne sont pas

noires : certes le linge que nettoient Gervaise et ses ouvrières porte une crasse sordide, certes la machine à forger les boulons prendra la place des forgerons, mais il n'en demeure pas moins que Gervaise est heureuse dans sa boutique et que Goujet manie le marteau avec noblesse. Zola montre des ouvriers fiers de leur ouvrage mais il dénonce l'impasse sociale dans laquelle ils se trouvent. Parmi les scènes de misère, un des sommets est atteint avec le martyr des enfants Bijard : le père, ivrogne, tue sa femme d'un coup de pied au ventre ; Lalie, leur fille aînée, élève son frère et sa sœur ; malade, elle meurt des sévices infligés par son père.

Références

- Desyeux-Sandor Monique, *Anthologie de la littérature française, XIX^e siècle*, Paris, Librairie générale française, 1995. (ISBN 2-253-06421-1)
- BECKER, Colette, *Lire le Réalisme et le Naturalisme*, Dunod, 1992.
- CHEVREL, Yves, *le Naturalisme*, PUF, 1982.
- HAMON, Philippe, *le Personnel du roman*, Droz, 1983.
- MITTERAND, Henri, *le Regard et le signe. Poétique du roman réaliste et naturaliste*, PUF, 1987.
- MITTERAND, Henri, *l'Illusion réaliste*, PUF, 1994. Numéros spéciaux de revues : *Communications* 11, *le Vraisemblable*, 1968.
- *Littérature française*, Adam, Lerminier, Morot-Sir, Larousse, 1967-1968.
- *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Corvin M., Bordas, 1999.
- *Les grands auteurs français du programme*, Lagarde et Michard, Bordas,
- *Recueil de textes littéraires français*, Chassang et Seninger, Hachette, 1970
- *Littérature. Textes et documents*, Collection Henri Mitterand, 5 vol., Nathan, 1988 – 1991.

- *Histoire de la littérature française*, Pichois C., Flammarion, 1997
- *Une autre histoire de la littérature française*, d'Ormesson J., 2001
- *Dictionnaire des littératures de langue française*, Beaumarchais Jean-Pierre, Couty D., Rey A., éd Bordas
- *La Littérature française du XIX^e siècle*, Rey P-L, Colin
- *Le Théâtre romantique : histoire, écriture, mise en scène*, Naugrette F., Seuil, 2001